

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

33^e ANNÉE

N^o 11

1^{er} NOVEMBRE 1890

COMMÉMORATION DES MORTS : *Le samedi 1^{er} novembre*, selon l'usage établi par le maître Allan Kardec, les spirites sont conviés, à 2 heures précises de l'après-midi, 1, rue Chabanais; les médiums, et nos frères en spirisme, seront les bienvenus à cette séance fraternelle et annuelle où nous devons adresser le bon souvenir aux âmes désincarnées.

Les séances spirites du vendredi, auront lieu les 7 et 21 novembre.

Pour les abonnements de la *Revue spirite*, année 1891, adresser un mandat à l'ordre de M. P. G. Leymarie.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES.

(Voir la Revue d'octobre 1890).

CHAPITRE III. — LES JÉSUITES. — LEUR ORGANISATION.

Connaissant bien le fondateur de la compagnie de Jésus, ainsi que le mobile qui a présidé à la fondation de l'ordre, nous allons dans le présent chapitre étudier l'organisation, le catéchisme, les agissements et les secrets travaux des Jésuites.

La célèbre compagnie est divisée en cinq classes ou degrés hiérarchiques, ainsi dénommés : *Les novices, les écoliers approuvés, les coadjuteurs spirituels, et les profès des quatre vœux*; enfin font partie de la Compagnie, mais non de la Société de Jésus, les *coadjuteurs temporels*.

Les ecclésiastiques qui veulent faire partie de l'ordre doivent passer dans la classe des novices. Ce temps d'épreuve est consacré à former leur esprit à l'obéissance et à l'abnégation de leur personnalité et cela d'une manière absolue; les novices passent ensuite dans la classe des écoliers approuvés à laquelle ils se lient par des vœux secrets, puis dans la classe des coadjuteurs spirituels, où ils font des vœux publics qui sont reçus par le directeur au nom du général. Ce sont ces deux classes qui sont chargées de l'instruction de la jeunesse, de la prédication, de la direction des consciences. — Pour entrer dans la quatrième classe, celle des profès, il faut avoir atteint l'âge de 33 ans révolus et ajouter aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et

d'obéissance, le vœu d'un entier dévouement aux ordres du pape, mais seulement en ce qui concerne les missions.

Les profès sont les aristocrates de l'ordre; ce sont eux qui sont chargés des fonctions de supérieurs, des missions, et des directeurs de conscience des princes.

Seuls ils ont droit de remplir les hautes charges de l'ordre et de nommer par voie d'élection, le Général.

Enfin la cinquième classe, dite des *coadjuteurs temporels*, est tout à fait en dehors de la hiérarchie de la Société, nous venons de le dire; elle se compose en effet de laïques qui ne font pas partie de la Compagnie et ne prennent d'autres engagements que de servir l'ordre.

Ces coadjuteurs sont de deux sortes : les uns remplissent les fonctions les plus humbles dans les établissements des pères Jésuites; ils sont domestiques, portiers, cuisiniers, etc.; les autres sont des affiliés secrets que l'ordre se ménage dans tous les rangs de la Société pour l'espionner au profit de la Compagnie; on désigne ces affiliés dans le monde, sous le nom de *jésuites en courte robe*. Ils correspondent directement et régulièrement avec le Général et cette correspondance concourt à donner de l'unité à ce corps immense qui enveloppe le monde entier comme d'un vaste réseau.

Le Général des Jésuites qui résidait à Rome jusque dans ces dernières années, est nommé à vie; il possède un véritable pouvoir discrétionnaire sans borne; c'est lui qui crée, s'il y a lieu, de nouvelles règles ou bien qui annule les anciennes; il admet dans l'ordre et il en chasse qui il veut; il nomme à toutes les charges, hormis à celle d'*assistant* et d'*admoniteur*; il distribue les emplois, convoque les assemblées; dans tous les votes, sa voix compte pour deux. Le général est en un mot un dictateur véritable.

Les *assistants* forment le conseil privé et secret du général; ils sont nommés par le vote de toute la compagnie; ils entretiennent des correspondances suivies avec tous les *provinciaux* du globe; ils portent le nom de l'État où ils sont nés. — Si un Général mène une vie par trop scandaleuse, ou bien encore s'il dissipe les ressources de l'Ordre, les assistants ont le droit de convoquer une assemblée générale pour le déposer et lui donner un successeur.

Tous les Jésuites ont droit d'écrire directement au Général pour lui exposer ses besoins ou ses griefs; or, comme les Jésuites fréquentent toutes les classes de la Société, par cette correspondance particulière, le Général qui réside en Italie tient entre ses mains les secrets de la terre entière.

Si dans des cas extrêmes, le Général est obligé de quitter sa résidence ou bien encore si gravement malade, il ne peut exercer ses fonctions, il con-

fère l'intérim du gouvernement à un vicaire général qui en cas de mort du Général convoque l'assemblée des profès pour lui donner un successeur.

L'*admoniteur* enfin, est un officier placé par la Compagnie près du Général même pour l'avertir en secret de ce qu'il peut remarquer d'anormal et d'irrégulier dans sa conduite. Chaque supérieur, recteur ou provincial a un *admoniteur* chargé de le surveiller.

On nomme *Provinciaux*, les Profès qui administrent une province de l'ordre, le pouvoir de ceux-ci dure trois ans, mais suivant la volonté du Général, leur pouvoir est prolongé, ou prorogé *ad libitum*.

Les provinciaux nomment provisoirement (sauf ratification du Général) les vice-provinciaux, les supérieurs de maisons professes et de noviciats, ainsi que les recteurs des collèges dans leur province respective.

Ils nomment encore, mais sauf sanction du Général, les *maîtres des novices*, les *procureurs*, les *ministres*, les *préfets spirituels*, les *préfets des études* et ceux de la santé, les *confesseurs*, les *consulteurs*, les *admoniteurs*, les *supérieurs*, les *régents des collèges*, les *premiers officiers des universités* (les recteurs et chanceliers exceptés), enfin les *Prédicateurs*.

Les provinciaux ont quatre *assistants* dont un remplit l'office d'*admoniteur*; ils sont placés auprès des provinciaux par le Général, pour l'informer de leur conduite.

Chaque province, chaque maison professe, chaque collège, chaque noviciat possède son *procureur* particulier qui reçoit les revenus et les aumônes, régit le temporel, soutient les procès, mais quand il n'est pas possible de les éviter, car il doit toujours transiger ou régler les affaires litigieuses à l'amiable, c'est là une règle absolue.

Un *procureur général* résidant à Rome est chargé de toutes les affaires générales de la Compagnie.

Enfin des *commissaires* et des *visiteurs*, sont des sortes d'envoyés extraordinaires chargés par le Général, d'*inspecter* les maisons et les collèges de l'ordre, entendre les plaintes et réformer les abus.

Une partie du personnel jésuitique est chargé de faire des rapports sur tout ce qui se passe dans son entourage, tandis qu'une autre partie est chargée de contre-rapports, de sorte que le Général tient entre ses mains tous les fils de toutes les intrigues quelles qu'elles soient et sait toujours la vérité. C'est ce vaste réseau, cette immense association qui rayonne sur tout le globe, qui a fait surnommer avec juste raison le *Jésuitisme* l'INTERNATIONALE NOIRE.

Telle est brièvement esquissée la formidable organisation de la Compagnie de Jésus, qui est bien le plus puissant instrument de l'intolérance religieuse et qui devait à ce titre figurer dans notre livre.

SECRETA MONITA

Le livre qui porte ce titre est le catéchisme secret, c'est-à-dire l'explication abrégée de la doctrine des jésuites.

La célèbre congrégation a voulu nier l'existence de ce livre immonde, mais il en existe un exemplaire authentique collationné sur le manuscrit latin original (1) conforme à l'édition de Paderborn de 1665, manuscrit qui se trouve aujourd'hui dans les Archives royales de la Belgique, déposées au Palais de justice de Bruxelles. Il a pour titre *Secreta Monita* ou avis secret de la Société de Jésus.

Nous regrettons de ne pouvoir donner en entier ce document à nos lecteurs, car après avoir lu ce monument de l'Intolérance, il n'est pas possible d'avoir un profond dégoût de ces hommes noirs intolérants ; mais un résumé même très succinct de la doctrine contenue dans les *Secreta Monita* portera certainement le lecteur à la tolérance, surtout devant une pareille criminalité, et nous espérons que le lecteur s'efforcera de faire du prosélytisme en faveur de cette tolérance religieuse aujourd'hui plus menacée qu'on ne le croit généralement ; car si l'on ne brûle plus les gens aujourd'hui, on les fait mourir de faim, ce qui est plus infâme encore.

Mais passons à l'analyse succincte des *Secreta Monita* qui est divisé en courts chapitres que nous résumons encore.

Chapitre I^{er}. — Pour s'attirer la bienveillance des habitants de la contrée où on (les jésuites) s'établit, il faut voir les pauvres et donner quelques secours afin d'édifier son prochain, il faut visiter les affligés et les prisonniers. Il ne faut jamais acheter des biens que sous des noms d'emprunt et extorquer surtout aux veuves le plus d'argent possible en leur faisant croire qu'on est dans la plus extrême nécessité.

Chapitre II. — Il faut se mettre bien avec les puissants de la terre, encourager même leurs plus mauvaises actions pour s'en faire des protecteurs et des alliés ; il faut gagner les favoris des princes et leurs domestiques par de petits présents, afin de connaître les inclinations des princes et des grands ; au moyen des femmes de chambre, on connaîtra les plus secrètes pensées des familles ; on accordera beaucoup de dispenses pour les jeûnes et les mariages.

(1) Ce manuscrit latin provient de la succession du P. Brothier, dernier bibliothécaire des Jésuites de Paris, avant la Révolution. — Lors de la suppression des Jésuites dans les Pays-Bas, en 1773, dans les papiers saisis aux Jésuites on trouva le manuscrit en question. — La preuve de tous les faits relatifs à cette affaire qui prouve l'authenticité du document, est consignée aux archives de Bruxelles dans le *Protocole des délibérations du comité établi pour les affaires résultant de la suppression de la Société de Jésus dans les Pays-Bas*.

Chapitre III. — S'attirer la faveur des princes et l'utiliser contre les ennemis de la Société (*de Jésus bien entendu*) ; se servir en secret ou d'une manière tacite des noms de grands dans l'acquisition des biens temporels.

Chapitre IV. — Ne pas se mêler ostensiblement des affaires publiques, mais y employer des amis sûrs et puissants ; rechercher et publier, mais avec beaucoup de prudence les défauts des ordres religieux ; s'opposer à ceux qui veulent établir des écoles pour l'instruction de la jeunesse.

Chapitre V. — Il faut supporter cette espèce de gens (les autres religieux) et faire entendre à propos aux princes et à ceux qui ont quelque autorité que notre société renferme la perfection de tous les ordres. — Que l'on recherche et que l'on remarque les défauts des autres religieux et après les avoir découverts et publiés avec prudence et comme en les déplorant à nos amis fidèles, que l'on montre qu'ils ne s'acquittent pas si heureusement des fonctions qui nous sont communes avec eux. — Il faut s'opposer avec le plus d'efforts, à ceux qui veulent établir des écoles, pour enseigner la jeunesse dans les lieux où les nôtres enseignent. Que l'on fasse voir aux princes et aux magistrats que ces gens causeront du trouble et des séditions dans l'État, si on ne les empêche pas.

Chapitre VI. — Choisir, pour visiter les veuves, des pères d'une conversation agréable et de vive complexion ; on doit s'efforcer d'éloigner les veuves du monde, changer avec habileté et prudence la direction de leur maison, échanger peu à peu leurs domestiques contre des gens dépendants de la Société ; les engager à aller souvent à confesse afin de connaître leurs inclinations ; faire valoir les avantages du veuvage et les inconvénients du mariage. Ne leur proposer que des prétendants pour lesquels on sait qu'elles ont de la répugnance ; leur empêcher toute fréquentation avec des hommes et calomnier ceux qui pourraient leur plaire.

Chapitre VII. — Habituer les veuves à se priver de plus en plus du superflu en faveur de la Sainte-Vierge, de Jésus-Christ, d'un saint ou d'une église, jusqu'à ce qu'on les ait entièrement dépouillées des prémices et des dépouilles de l'Égypte. Si on obtient d'elles le vœu de chasteté, qu'elles le renouvellent deux fois par an, selon notre coutume, en leur accordant ce jour-là une récréation honnête avec les nôtres ; il ne faut pas les traiter avec rigueur dans la confession, mais les empêcher de fréquenter les autres églises. — On doit les laisser entrer dans le jardin et dans le Collège, mais secrètement et leur permettre de se récréer en secret avec ceux qui leur plaisent le plus. — Les confesseurs devront leur persuader de payer des pensions ordinaires et d'accorder des subsides pour aider tous les ans nos établissements et surtout la maison professe de Rome à s'acquitter de leurs dettes.

Chapitre VIII. — Instruire les mères à chagriner leurs enfants par des remontrances; leur refuser des parures; leur montrer les difficultés du mariage et les agréments du célibat; enfin les mères doivent se conduire de façon à ce que les filles ennuyées de vivre auprès d'elles, pensent à se faire religieuses; agir de même avec les fils.

Chapitre IX. — Que les confesseurs des Grands et des Princes, que ceux des veuves n'oublient pas de se faire donner des choses terrestres et temporelles et qu'ils ne laissent échapper aucune occasion d'accepter les offres qu'on leur ferait. Que les confesseurs n'oublient jamais de demander à leurs pénitentes leurs noms, leurs familles, leurs amis, leur fortune; s'informer aussi de leurs états, des successions qu'ils peuvent espérer, de leurs intentions et de leurs résolutions. Se les rendre favorables à la Société; il faut agir de même avec les bourgeois riches et mariés qui n'ont pas d'enfants, car la Société peut être héritière. Lorsqu'un confesseur aura trouvé une riche pénitente, qu'il en avertisse d'abord le Recteur et qu'il l'entretienne en toutes manières. Si un individu a un fils unique, on devra l'attirer à quelque prix que ce soit, on devra lui ôter toute sorte de crainte de ses parents; on lui montrera comme un sacrifice très agréable à Dieu de s'enfuir de la maison paternelle. On l'enverra alors dans un noviciat très éloigné en prévenant le Général. Que l'on exhorte les veuves et toutes autres personnes à céder toutes leurs possessions à la Société et à ne vivre que des revenus dont on leur fera un viager. Avoir des médecins dévoués auprès des malades pour être appelés aux derniers moments; dire aux femmes qui se plaindront des vices de leurs maris, qu'elles peuvent ôter secrètement (en bon français *voler*) quelques sommes pour expier les péchés de leurs maris et obtenir leur grâce ».

Nous ne poursuivons pas ces citations écœurantes, ce que nous avons donné des *Secreta Monita* suffit à montrer toute l'infamie de ceux qui les ont rédigés et de tous ceux qui les ont appliqués et les appliquent encore au seuil du xx^e siècle.

Mais si nous ne poursuivons pas le dépouillement de cette besogne malsaine, il nous sera bien permis de dire, en terminant ce chapitre, que le jésuitisme est une des grandes plaies de l'humanité et que si dans divers pays, on a expulsé les Jésuites, ils y vivent toujours cependant en y poursuivant leur œuvre néfaste aussi facilement que dans les contrées où ils étalent en plein jour leurs turpitudes.

Ce ne serait donc que par une mesure générale et internationale prise contre cette compagnie qu'on parviendrait à extirper cette plaie, cette peste du monde, qui a aujourd'hui son principal foyer à Monaco.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

REVUE DE LA PRESSE

Quelques extraits des journaux de *mai* et *juin* 1890, sur lesquels nous passerons rapidement, afin de donner les articles intéressants parus en juillet, août et septembre, dans notre prochain numéro.

Echo de Paris 12 mai 1890. — Nous avons reçu en venant au monde le plus embrouillé et le plus lamentable des héritages, tout un chaos de négations religieuses, de contradictions philosophiques et d'oscillations scientifiques. L'incertitude sur notre moi, notre origine, nos destinées, dans laquelle nous vivons par la conséquence directe de l'impuissance des précédentes générations, a mis en nos âmes la terreur de l'inconnu qui nous attend, et le mystique besoin de croire à une force occulte et supérieure : Principe ou Dieu ! La passion de la justice, la pitié pour les misères, le sentiment de la faiblesse de l'être humain ont retrempé vigoureusement des âmes jeunes et nouvelles. Un grand mouvement socialiste et religieux se dessine. Vous assistez à son aurore. Vous constaterez bientôt son immense développement.

Je salue avec joie et ces lueurs consolantes et les nobles penseurs qui marchent, les mains levées vers l'étoile naissante, à la conquête de la Terre promise où les hommes cesseront de se détester et de se dévorer entre eux. Je respecte et j'aime instinctivement ces sages qui, sous les huées et les sarcasmes, s'en vont, messies faits de la même chair que nous, prêchant la fraternité et la solidarité. Si leurs théories et leurs systèmes sont aussi faux et aussi absurdes que ceux qui mènent le monde au désespoir, à la lutte des intérêts, à l'âpre et bestiale orgie des appétits despotiques et des passions déchaînées, elles mettent du moins dans le cœur de ceux qui luttent contre l'abaissement de l'humanité une passagère lueur d'espoir, une goutte de cordial réconfortant. Alors, la route de la vie sera moins rude à parcourir. — Plus ombreuse aussi !

.....

Les mains de ces hommes sont tendues vers la foule. Ils apportent aux croyants la foi spiritualiste. Ils offrent aux philosophes une morale pure et généreuse. On les ignorait hier, on les discute aujourd'hui. Peut-être seront-ils demain les objets de la risée publique, comme tous les réformateurs et les sages ? Mais il s'est produit souvent ce fait dans l'histoire des philosophies et des religions, que le monde a été reconquis par ces esprits au cerveau de savant, au cœur d'apôtre, méconnus, invectivés, chassés de la place publique à coups de pierres, et s'imposant enfin aux consciences

par la foi dans leur cause, l'éloquente sincérité de leur verbe, leur impassibilité dans la souffrance et leur intrépide accomplissement du devoir.

.....
EDMOND DESCHAUMES.

Le soir, Bruxelles, 17 mai. — Alceste fait précéder un compte rendu des ouvrages du Dr Gibier sur le spiritisme, de ces quelques pensées : La science nouvelle.

L'évolution scientifique vient d'entrer brusquement dans une phase inattendue. Aux yeux des observateurs superficiels, le « spiritualisme » semble redevenir à la mode, et même dans certaines branches des mathématiques affirme son influence. Mais il y a dans le fait plus qu'un changement de système. Des théories incontestées, des classifications, des formules que l'on croyait définitives, disparaissent dans ce mouvement, et les savants les plus néophobes en sont à avouer que certaines choses existent ou peuvent exister qui ne leur eussent pas paru mériter, il y a peu de temps, le moindre haussement d'épaules.

Il y a quelques années, en effet, le matérialisme gouvernait la pensée ; l'art et la philosophie, l'histoire et la science l'acceptaient presque généralement ; le monde paraissait être *connu*. Aujourd'hui, ce n'est pas une réaction qui commence, mais la clarté se fait, les distinctions et les querelles de mots s'aplanissent, et les choses continuant en cette progression ; d'ici peu, matérialistes et spiritualistes pourraient bien arriver à convenir que les termes *force* et *esprit* sont synonymes, de même que *matière* et *être*.

Les critiques de notre heure écrivent bien légèrement que nous sommes dans un courant idéaliste et que « la jeune génération » est « portée au myticisme ». Cette apparence provient peut-être simplement d'un esprit d'examen plus large, de tendances scientifiques moins exclusives. On en pourrait donner bien des preuves.

Il est d'ailleurs certain que la science humaine se réduit à peu de chose et que bien des faits élémentaires de la vie terrestre demeurent encore sans explication.

L'homme s'occupe à chercher hors de lui les lois de son propre moi et à demander à la science objective les éclaircissements que la psychologie impuissante n'a pas su lui donner.

Depuis toujours, il a constaté, par les effets, l'existence d'énergies « mystérieuses », auxquelles il était soumis comme tous les êtres, mais ce n'est qu'à présent qu'il commence, obligé par les circonstances, à s'inquiéter de leur étude sérieuse et à leur demander la solution de vieux problèmes métaphysiques et positifs. Ainsi va être reprise bientôt, avec des éléments

nouveaux la discussion de questions surannées qui paraissaient jugées depuis longtemps, faute des données nécessaires.

Et l'on peut même croire que l'on ira jusqu'à parler de nouveau, à la risée des esprits forts de l'« immortalité de l'âme ».

Les Annales politiques et littéraires ont aussi consacré quatre colonnes à un compte rendu très détaillé, de l'ouvrage du Dr Gibier, article intitulé *le Spiritisme et la science*. Ayant parlé déjà de cet ouvrage, nous ne pouvons y revenir.

Figaro, 29 mai 1890, extrait d'un article signé *Coliban*. — L'excellent Victor Hugo donnait familièrement rendez-vous à ses amis dans une planète. C'était une de ces plaisanteries graves qui caractérisaient sa dernière manière, celle des poèmes religieux. Il me l'a faite souvent pour ma part, après les longues dissertations sur l'immortalité de l'âme qui étaient le fonds et le tréfonds des causeries, le soir, avenue d'Eylau.

— A bientôt, me disait-il, dans *Uranus*!

Patriote de Bruxelles, 29 mai. — *Le spiritisme à la Chambre*. — La liste des candidats gueux dans l'arrondissement de Charleroi se distingue, nous l'avons dit, par la singularité des noms et par l'air de famille que lui donnent les liens de parenté existant entre plusieurs de ses membres. Elle possède encore un autre mérite. M. Chaudron, qu'un des journaux gueux de Charleroi recommande comme « un ennemi né de la calotte et adversaire acharné de la cléri-canaille », est un spirite enragé. Il y a peu d'années, il donnait chez lui des séances de spiritisme, et elles eurent un tel succès que plusieurs adeptes y perdirent la tête.

Un succès de ce genre était assez contrariant. Mais M. Chaudron estima qu'un tel effet n'était pas de nature à démontrer l'inanité des doctrines d'Allan-Kardec et il n'en demeure pas moins spirite convaincu. Seulement, il cessa de professer en son domicile et il se fit recevoir membre du Cercle des spirites, qui a son siège à Bruxelles, place Sainte-Catherine. C'est là qu'il fait de temps en temps tourner et parler les tables, aimable et pure distraction de ses vieux ans.

Pourvu, s'il vient à la Chambre, qu'il ne lui prenne pas fantaisie de faire danser et frétiller pêle-mêle les bancs des députés, les tables des sténographes et la tribune du président.

C'est ça qui serait drôle !

La Chronique de Bruxelles, 11 mai. — *Le Courrier de Bruxelles* publiait hier un article pour démontrer que le spiritisme est un composé de mensonges.

« Nous pourrions, dit-il, nous étendre longuement sur une foule de fan-

laisies concernant les esprits, sur leurs migrations à travers les mondes, sur leur métempsychose, sur leurs destinées futures, où l'enfer des chrétiens n'est plus qu'un lieu de peines temporaires et relatives pour les esprits même les plus pervers, sur l'absence du péché originel, etc. »

Toujours l'éternelle histoire de la paille et de la poutre, de la paille spirite et de la poutre catholique.

Etre aveuglé à ce point sur son propre jugement est une sorte de miracle.

PROPOS DU DOCTEUR. — *Voltaire*, du 6 juin (article reproduit par plusieurs journaux). — *La science et le spiritualisme*.

La découverte de M. Butschli d'Heidelberg — dont le retentissement avait été énorme il y a quelques mois — est aujourd'hui complètement oubliée. Personne en France — où le médecin Louis Lucas avait trouvé, lui aussi la matière vivante — n'a repris cette expérience passionnante de *créer la vie*. Comme nous l'écrivions alors, le spiritualisme semblait recevoir de ce fait un mortel coup de massue. Il n'en a rien été et même il semble ne s'être jamais si bien porté : quelques livres scientifiques sont franchement réactionnaires vis-à-vis du matérialisme.

Un associé étranger de notre institut, M. Naville, vient d'écrire sous le nom de *Physique moderne* un livre où il démontre que les grands mathématiciens et les grands physiciens d'autrefois ont été spiritualistes convaincus, ont admis l'indépendance de la matière et de l'esprit, de la substance et de la force... Il va plus loin et dans de nombreux exemples il essaye de justifier que la croyance à l'Etre suprême a même fatalement amené les découvertes des savants Képler, Newton, Galilée...

Le mathématicien et le physicien se servent en général de lois toutes faites ou qu'ils établissent ; aussi l'hypothèse « Dieu » peut leur être inutile comme elle l'était à Laplace. Ils ne s'en préoccupent généralement pas, et grâce à leurs lois immuables — ou plutôt qu'ils considèrent comme telles — ils trouvent l'*harmonie préétablie*, de Leibnitz, et ils gardent les croyances dans lesquelles on les a élevés. Leurs tendances intellectuelles n'ont donc plus qu'une valeur peu considérable au point de vue philosophique ; d'ailleurs, tout le monde sait qu'en dehors d'eux ils n'admettent de valeur que... la leur, et encore, la leur, peut être celle de Dieu !

Mais là où il est intéressant de constater l'essor de l'esprit vers tel ou tel système, c'est dans l'ordre des sciences naturelles. Le physiologiste voit des transformations, des anomalies, des monstruosité ; il voit que les lois mathématiques et inéluctables ne peuvent s'appliquer au monde qu'il étudie. Ces irrégularités le frappent et il se dit que l'univers pourrait bien n'être pas réglé de la meilleure façon que l'on puisse imaginer. Le médecin sait que

dans deux cas déterminés et identiques — toutes choses étant égales d'ailleurs — il agira dans un cas et peut-être pas dans l'autre. De là l'idée de fatalisme, d'implacable destin dominant tout pour les uns; l'idée de négation à outrance pour d'autres. Il est donc curieux d'établir la statistique qualitative des physiologistes modernes, spiritualistes et matérialistes. Il faut s'empresse de constater que ces derniers dominent; cependant on peut citer ces mots de notre grand Pasteur: « J'ai trouvé Dieu au bout de mon microscope ». Le transformisme avec ses hypothèses ingénieuses et fécondes a séduit les naturalistes et comme — avec de la bonne volonté — il explique tout, il a donné naissance au matérialisme. Il y a cependant des réactionnaires éminents: H. de Lacaze-Duthiers, de Quatrefages, Henri Fabre...

En outre, il y a toute une école et toute une jeunesse que passionne l'étude des phénomènes psychologiques et des sciences occultes. Nous avons la Société des recherches psychologiques avec Ch. Richet, Taine, Ribot, de Rochas, etc., en France, et Crookes, Balfour Stewart, etc., en Angleterre; elle cherche le naturel dans le surnaturel, la matérialisation des esprits !...

On ne traite pas ceux-ci de *détraqués* ! Pour les spirites proprement dits, on a tellement écrit de fois que leurs rangs ne se formaient que de dupeurs et de dupés, qu'on est arrivé à le croire ! J'avoue franchement que les simples allégations me laissent en général très froid et qu'il faut des faits pour me convaincre. Il y a ici le fait brutal de *trente-cinq millions* de spirites de toutes classes dans le monde; et cela me paraît une folie... trop contagieuse pour en être une... ordinaire ! Et cette folie a ceci de bizarre que les gens qui l'étudient consciencieusement pour la réduire à néant arrivent à la partager. C'est le cas de Crookes. Je sais bien qu'on démontre en médecine qu'un individu raisonnant normalement sur toutes choses peut être insensé pour une chose déterminée, sa *marotte*. Mais la même marotte pour tant d'individus, il faut avouer que c'est tout au moins drôle !

Dans tous les cas, la plupart des spirites expérimentent, ce sont parfois des savants, et souvent ils sont alors spiritualistes; d'autres, plus matérialistes, y voient la révélation de forces physiques encore inconnues. Les expériences de Crookes sont toujours l'éternelle base des livres écrits sur ces questions, il en faudrait d'autres encore, car on sait souvent ce que vaut le principe d'autorité. Qu'on les signale comme Jules Lermina, dans sa *Magie pratique*, ou qu'on écrive un livre prétentieux, comme le docteur Antoine Cros (*Le Problème, nouvelles hypothèses sur la destinée des êtres*); il est nécessaire d'avouer qu'il en faut davantage pour être, demeurer ou devenir spiritualiste ! Heureusement que le domaine de l'*incognoscible* — si exploré et si inconnu — permet à chacun de s'y promener à son gré et de croire ce qu'il veut !

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

LE RAPPEL du 23 juin :

M. Jean Macé vient de faire don au Musée Carnavalet d'une pièce intéressante. C'est la photographie d'une des faces latérales de l'église de Monthiers, dans le département de l'Aisne. Le pilier principal porte en caractères très nets la célèbre inscription : *Le peuple français reconnaît l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme.*

Cette photographie sera classée dans la collection de la Révolution, à la date du décret de la Convention dont elle rappelle le souvenir.

Nous terminons cette revue en citant le fait suivant tiré du CONSERVATEUR de Marennes.

« Il est mort à Chéray, commune de Saint-Georges, un nommé F..., cultivateur, malade depuis quatre mois, ayant supporté sans la moindre plainte et avec une merveilleuse résignation les cruelles souffrances de sa maladie. Depuis la perte d'un unique garçon, il affectionnait tout particulièrement le fils de son frère. Ce jeune homme est actuellement au service à Lorient et était gravement atteint d'une fièvre typhoïde au moment où son oncle F... se mourait. Pendant les derniers jours de sa maladie, F... ne cessait de réclamer la présence de son neveu et de manifester le regret de ne pas le revoir avant de mourir. Il a eu sa connaissance jusqu'à la fin et il est mort avec son grand regret... »

La veille, F... avait reçu pieusement tous les secours de la religion et, à cette occasion, on lui avait donné des draps de lit et du linge propres.

Le jour de l'enterrement, au moment où on levait le corps pour le mettre dans le cercueil, un des assistants dit aux autres personnes qui aidaient à cette trisie opération : « Voyez donc... un soldat... »

A la place recouverte naguère par la tête du pauvre mort, le drap de lit présentait, en effet, une image, celle d'un soldat en uniforme et en tenue.

L'étonnement fut grand parmi les personnes présentes. On procéda à l'inhumation à l'heure prescrite ; mais la nouvelle se répandit rapidement de la découverte faite, et pendant le reste de la journée jusqu'à la nuit, il y eut procession de visiteurs pour voir ce phénomène étrange.

Le lendemain et les jours qui ont suivi, la curiosité a amené à Chéray des centaines de personnes avides de voir le soldat.

Chéray est un gros hameau de onze cents habitants environ. Presque tous les adultes de cette localité ont voulu voir. Il en est venu de toute la commune de Saint-Georges, il en est venu des communes voisines, il en est venu de toute l'île d'Oléron. Il est venu des savants et des ignorants, des croyants et des incroyants, des riches et des pauvres... Les témoins du phénomène se comptent aujourd'hui par centaines.

Quelle importance faut-il lui attribuer?

C'est un *fait* et un fait indéniable.

Comment s'est-il produit? Nous ne prétendons pas l'expliquer. Ce qui est constant, c'est que du sang est sorti d'une des narines du mort, en petite quantité, et a coulé le long de sa joue jusque derrière sa tête. L'empreinte qui se voit encore sur la toile paraît bien être une tache de sang, présentant deux teintes, l'une pâle produite par la partie aqueuse du sang et plus étendue, l'autre d'un brun foncé, plus limitée et exprimant les traits saillants de l'image.

On peut donc admettre, logiquement, que c'est le sang épanché après la mort qui a produit le dessin remarqué sur un drap tout nouvellement mis sous le corps.

Mais comment se fait-il que ce dessin représente l'image d'un soldat?

Quinze jours après la mort de F... on voit encore distinctement la silhouette d'un fantassin, coiffé du shako, vêtu de la tunique. Les yeux sont indiqués par deux points bien placés, la bouche est à sa place et tient une pipe; le bras droit est demi-fléchi et le bras gauche est étendu; la taille de l'homme se détache bien; ce dernier est debout, appuyé sur la jambe droite et la pointe du pied gauche ramenée sur le pied droit, le genou étant demi-fléchi. Le dessin mesure 24 centimètres et les proportions en sont bien observées.

Des personnes qui l'ont vu aussitôt après l'événement, rapportent qu'on pouvait compter les boutons de la tunique et distinguer le ceinturon. Ces détails ne se voient plus à quinze jours de date.

Voilà le fait, voilà le phénomène que beaucoup sont allés voir, mais qu'aucun n'a su expliquer.

Il faut exclure, avec toute certitude, le concours humain; il n'a pu se produire.

Reste la cause mystérieuse qui échappe à notre esprit borné quoique prétentieux, à moins que ce soit le *hasard* qui ait opéré ici, avec méthode et intelligence, contre son habitude et contre son essence même.

Le lecteur tirera ses conclusions, comme les témoins du phénomène. Mais nous avons voulu le rapporter parce qu'il est digne de remarque et qu'il a été remarqué par trop de témoins pour être mis en doute. X...

L'HYPNOTISME DEVANT LA RELIGION

Les dernières expériences du Dr Bernheim à l'Hôtel-Dieu étant venues donner un regain d'actualité à cette question toujours si intéressante du

magnétisme, nous avons pensé que nos lecteurs seraient heureux d'avoir sur ce sujet si controversé l'avis d'une personnalité marquante du clergé.

M. l'abbé de Meissas, premier aumônier du collège Rollin, qui vient de faire au Cercle catholique des étudiants de Paris une conférence sur le magnétisme et l'hypnotisme, a bien voulu — avec une bonne grâce dont nous le remercions ici — répondre aux quelques questions que nous lui avons adressées sur le magnétisme.

Chez M. l'abbé de Meissas : « J'étais, nous dit l'abbé de Meissas, aumônier d'un asile de vieilles femmes, lorsque je commençai à étudier la question du magnétisme. Après trois années consacrées à l'étude de l'hébreu que j'appris afin de pouvoir lire la Bible sans commentateurs, des raisons particulières me donnèrent à penser qu'il y avait de ce côté des recherches très curieuses à faire au double point de la physiologie et de la psychologie. Il était alors très peu question du magnétisme. Je m'entourai de tous les documents possible, et je crois avoir lu à peu près tout ce qui a été écrit sur ce sujet, à commencer par les ouvrages de Mesmer, du marquis de Puységur, de Deluze, d'Aubin Gauthier, du baron du Potet, etc...

— C'est donc, Monsieur l'abbé, une opinion très motivée que vous pourrez me donner sur la question du magnétisme.

— Motivée non seulement par de longues études théoriques, mais encore par de nombreuses expériences... Mais avant d'entrer dans le vif de la question, je dois tout d'abord vous dire qu'il faut établir une distinction absolue entre le magnétisme et l'hypnotisme.

— Quelle définition pourrait-on donner de ces deux phénomènes?

— Il est assez difficile de donner ainsi, au pied levé, une définition bien exacte. On peut, je crois cependant, d'une façon assez précise, définir le *magnétisme*, l'action du système nerveux d'un individu sur celui d'un autre individu, — le sommeil n'étant qu'un état exceptionnel parmi les effets produits par le magnétisme; tandis que l'hypnotisme est l'ensemble des moyens employés pour provoquer chez l'hypnotisé un sommeil assez analogue au sommeil magnétique; — parmi ces moyens, je citerai l'action d'un point lumineux dirigé sur la rétine, le bruit d'un gong frappé violemment, etc.

— Et comment, Monsieur l'abbé, avez-vous été amené à tenter les expériences magnétiques?

— La pure théorie pouvait laisser subsister des doutes dans mon esprit, doute que seule une longue série d'expériences scrupuleusement contrôlées pouvait dissiper. J'hésitais cependant à me livrer à ces expériences qui faites par un prêtre pouvaient offusquer quelques esprits timorés. Et ce

n'est qu'après avoir été consulter un de nos plus éminents Sulpiciens que je me décidai à aborder la pratique du magnétisme.

Je ne saurais d'ailleurs trop m'en louer, car j'y ai acquis la conviction absolue que le magnétisme est un agent thérapeutique souverain. Et je n'hésite pas à affirmer qu'il n'est pas un seul état morbide, depuis la plus simple migraine jusqu'au cancer, qui ne puisse être guéri ou tout au moins heureusement modifié par le magnétisme.

— Comment doit-on, Monsieur l'abbé, envisager le magnétisme au point de vue catholique.

— Mais comme une simple utilisation des forces vives de l'humanité. Il n'y a là aucun pouvoir diabolique ! et c'est une folie que d'avoir traité Mesmer de charlatan, alors surtout qu'on peut citer parmi ses disciples et ses défenseurs des gens tels que le marquis de Puységur. Le catholicisme ne saurait pas plus aller à l'encontre des théories du magnétisme qu'il ne conteste aujourd'hui les théories de Galilée. Le magnétisme *est*, aussi bien que la terre *tourne*, et il n'y a rien, là, de contraire aux dogmes de la sainte église.

— Certaines personnes ne voient-elles pas une difficulté à concilier la suggestion et le libre arbitre ?

— Elles ont tort. Cette question exigerait d'ailleurs quelques développements que je ne puis vous donner ici. Vous pouvez dire cependant que l'avis unanime de tous les membres du dernier Congrès magnétique a été que la suggestion ne supprimait pas le libre arbitre. Et je mets qui que ce soit au défi de suggérer une mauvaise action à une nature foncièrement honnête. Il va de soi que je ne fais pas allusion aux expériences faites par le Dr Charcot à la Salpêtrière, sur les sujets que vous savez.

L'action des médecins est d'ailleurs l'action la plus néfaste que puisse subir l'étude du magnétisme. On conçoit en effet trop aisément quel intérêt ont ces messieurs à mettre la lumière sous le boisseau.

Avec le magnétisme tel que je le comprends, tout père de famille devrait être mis à même de soigner les siens, sans même recourir au médecin dans l'immense majorité des cas.

Les bénéfices des cabinets de consultation et des officines pharmaceutiques ne seraient-ils pas alors singulièrement diminués ? »

Le correspondant qui nous a transmis ce qui précède, ajoute ce qui suit :

« Je suis persuadé que jamais moment plus opportun, vu l'attention excitée, ne s'est présenté ici pour des conférences. Un tel, que vous avez rencontré il y a un ou deux ans, à Bordeaux, parfait incrédule, est aujourd'hui spirite convaincu ; le sexe féminin, surtout, me surprend.

Quelle grande et fructueuse mission remplirait ici l'un de vos bons confédérés de Paris, s'il faisait 3 conférences suivies.

Ceci dit en passant, et en toute sincérité, je passe à ce qui me préoccupe, au magnétisme curatif, ce père du spiritisme disent les uns, cet enfant adoptif du spiritisme, disent les autres; je vous ai adressé une coupure d'un journal *bien pensant* de Bordeaux, *Le Nouvelliste*, journal ultramontain daté du 1^{er} mai : « *L'Hypnotisme devant la religion.* »

Le récit de cet interview prouve, en effet, que les magnétiseurs ne sont ni des illuminés ni des charlatans; ce prêtre qui a la persuasion intime de pouvoir faire le bien, consulte des confrères pour savoir s'il n'encourrait point les colères célestes! O religion catholique, apostolique et romaine, te voilà dépeinte par l'un des tiens. M. de Meissas, apprécie l'hypnotisme classique à sa juste valeur, et selon son dire, le médecin cherche à mettre la lumière sous le boisseau, les prêtres les imitent.

L'abbé avoue que tout père de famille est à même de soigner les siens; il n'a pas dit toute sa façon de penser, car il sait aussi que la mère de famille est plus apte encore que le père à soigner ses enfants à l'aide du magnétisme, et que dans les cas rarissimes il faudrait seulement faire appel à la chirurgie, à la médecine.

C'est en amateur, et pour me convaincre, que j'ai soigné par le magnétisme, et je ne suis pas le seul; nous sommes en nombre dans ce cas, et par expérience, nous n'avons aucun doute sur la mauvaise influence des fluides qui émanent des sectaires religieux; je pourrais citer des cas très récents à l'appui, et prouverais même la supériorité de la femme sur l'homme pour le traitement magnétique.

En magnétisme comme en beaucoup d'autres choses, la théorie ne pouvant être indispensable par le fait de la multiplicité des affections, des différences de tempérament que l'on est appelé à traiter, je dis toujours à la femme (si c'est elle qui est en bonne santé, bien entendu), vous pouvez soigner votre enfant ou votre mari, aussi bien que moi. Je lui donne une idée de ce qu'elle doit faire, et l'intuition fait le reste: j'ai la ferme conviction que si l'on ne demande pas *assistance*, on ne fait pas grand'chose de bien, et c'est ce que je recommande toujours.

Je vois là le moyen de faire des heureux et des adeptes; la surprise et la joie du résultat obtenu fait désirer d'en apprendre plus long. La femme comprend alors que *dévotion* et *foi* ne sont pas synonymes.

J'ai vu dans la série de cette année de la *Revue spirite* qu'il y est accordé une large place à la « Suggestion » et à l'Hypnotisme (sans lequel on ne croit pas que celle-ci soit possible); si vous vouliez bien, je vous citerai

quelques-unes des expériences de magnétisme curatif pur, que j'ai eu l'occasion de faire, soit dans ma famille, soit chez des amis. C'est là, dans l'intimité, que j'ai guéri, ou plutôt coupé la fièvre de l'influenza, en une seule séance, quel qu'en fût la gravité, et dans autant de cas qu'il s'en est présenté.

Puisque, au dire des médecins, il est probable que leur BÊTE NOIRE et vache à lait énoncée plus haut, doit refaire une apparition aux premiers froids humides, il se trouvera toujours, parmi vos nombreux lecteurs, des personnes qui voudront se convaincre que dans le magnétisme il n'y a pas de mystère ; ils essayeront comme je l'ai fait, avec succès. » X.

LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Le souvenir de ceux qui ont quitté le monde visible forme la religion de tous les peuples, et se symbolise avec toutes les croyances. L'usage de consacrer un jour à ces tristes réminiscences remonte à la plus haute antiquité. C'est un souvenir qui est cher à tous les cœurs sensibles.

La nature sombre et voilée de l'automne prête aux réflexions du retour sur le passé ; on aime alors à s'enfoncer sous les cyprès des cimetières ; le cœur humain aime à visiter ces lieux de repos et penser aux chers disparus.

L'homme qui aime à descendre au fond de sa pensée trouve dans les débris du passé la marche de l'humanité. Alors, l'auguste vérité luit plus pure, plus suave d'une touchante réalité. Dans le recueillement de son cœur, l'homme cueille sur les tombeaux les tendres souvenirs de ceux dont les dépouilles reposent sous le chaume. Ce langage muet repose l'âme des illusions de la vie.

L'automne avec son pâle feuillage et ses campagnes dénudées est l'image de la mort du corps, et le printemps avec sa verdure et sa fleur représente la renaissance et l'immortalité.

Pourquoi pleurer sur la tombe des êtres que la mort rend invisibles, mais qui passent des bras du monde terrestre au sein de l'erraticité sans bornes ? la tombe est le berceau de l'âme ; la mort, c'est la fin d'une épreuve ; c'est une nouvelle existence qui accélère la marche vers la perfection.

Comme l'onde qui coule oublie l'onde qui la précède, chacun oublie trop souvent ceux qui s'en vont dans le monde des esprits. L'humanité se déroule inconsciemment, l'homme marche, l'homme roule comme les flots poussés par les flots. Les restes des morts sont foulés par des hommes que d'autres fouleront. Tout passe, tout se transforme. La vie est éternelle,

mais l'esprit, cette lumière infinie, jouit seul de l'immortalité. Seul d'existence en existence, il tend à la perfection.

Le vrai spirite, dont l'âme est toujours prête, voit mourir son pauvre corps sans craindre la poussière du tombeau. Pour lui, la mort c'est la délivrance, sachant que l'âme n'est pas faite pour les ténèbres de l'anéantissement.

Si le corps devient poussière, l'esprit devient brillant soleil. L'âme comme l'oiseau en cage tend toujours à s'échapper de son esclavage.

Tout vit, tout se transforme; la vie et la mort s'enchaînent dans une commune destinée transformiste.

Pour mériter un sort heureux, dans les régions de l'espace, ayons dans notre cœur une croyance vraie, une ardente charité et une ferme espérance.

L'espoir nous transporte sur ses ailes diaphanes vers des mondes meilleurs, vers des horizons suaves d'avenir et d'immortalité; il nous montre les beautés éternelles et l'infini bonheur.

Que nos chers disparus, rajeunis dans les splendeurs de la vérité éternelle, nous tendent une main fraternelle; que nos prières s'unissent aux leurs afin que ce concert d'amour harmonique réjouisse les morts et aide les vivants à traverser cette vallée de larmes.

O chers morts! plus vivants que nous, soyez heureux et tendez-nous une main secourable!!

DÉCHAUD.

EXPÉRIENCES AVEC LES DÉS

Cher Monsieur Leymarie: Qu'est-ce que cela veut dire? Je jette ma langue aux chats, car je ne puis deviner quel est le malin qui fait les tours que je vais vous conter. Je vous ai déjà parlé des expériences sur le jeu de dés qui m'ont été suggérées par M. A. Caron, votre intelligent collaborateur. Mes sensitifs, qui sont au nombre de trois, sont d'accord pour que tel point, le point 6, par exemple, soit amené et il est amené huit fois, neuf fois, dix fois sur dix coups. On recommence la partie quatre, cinq fois, et toujours le point désiré par mes trois sensitifs est amené. Je vous ai déjà entretenu de ce fait. Mais voici qui est bien plus fort. Un des trois sensitifs tient le cornet, il veut le point 8, les deux autres le point 9, et huit, neuf, dix fois sur dix coups le point 9 est amené. J'ai fait part de ce fait vraiment merveilleux à M. A. Caron, et il m'a suggéré une autre expérience bien plus stupéfiante, bien plus renversante encore. Un sensitif désire mentalement que le point 10 sorte et ses deux autres camarades sont d'accord avec lui pour que le point qu'il veut et qu'il ne leur fait pas connaître soit amené. L'expé-

rience a été, dans une seule séance, répétée trois fois. A un premier tour, 10 a été amené dix fois, à un second tour neuf fois, à un troisième dix fois sur dix coups. Notez que mes sensitifs ne pouvaient tricher, l'eussent-ils voulu, chaque fois qu'un d'entre eux tient le cornet il ne manque pas de me dire à l'oreille le point qu'il veut, et cela bien bas, bien discrètement. Je suis à cinq ou six pieds de la table et les deux autres sensitifs ne peuvent prendre connaissance du point voulu mentalement par leur camarade. Chaque fois qu'un point est amené, je l'inscris sur le papier. En dépit de ces précautions qui rendent impossible toute supercherie, le résultat de l'expérience n'a pas cessé d'être aussi complet que possible.

Comment expliquer un pareil fait ? Je suis sceptique, très sceptique, je ne me lasserai pas de le répéter, et j'ai de la peine à adopter l'hypothèse d'une intelligence occulte intervenant, d'une façon invisible, pour disposer les choses d'une manière favorable à ce qu'on désire et pour démontrer ainsi qu'en dehors des êtres organisés il y a d'autres êtres incorporels doués d'un pouvoir dont nous ne saurions nous faire une idée. En dépit de mon scepticisme, je ne puis m'empêcher de reconnaître que cette hypothèse n'est pas tout à fait dénuée de quelque vraisemblance. Je crois fermement à l'existence d'intelligences invisibles appelées esprits, mais ce à quoi je crois difficilement, c'est à leur intervention dans nos amusements et dans nos petites affaires. Cependant, s'il en était autrement ?

(Horace PELLETIER.)

Châteauneuf, 12 octobre 1890. Cher Monsieur Leymarie : Je viens ajouter un post-scriptum à ma lettre du 14 septembre, relative aux expériences avec les dés, que vous avez insérée dans le numéro d'octobre de la Revue. Je vous serais très obligé de le faire paraître dans le numéro de novembre.

Dans la lettre précitée, j'ai relaté l'expérience de M. H. Pelletier dans laquelle trois sensitifs sont d'accord pour *convoier* un total dont la composition partielle est spécifiée, comme par exemple le point 8, par 5 et 3. Je ne connaissais pas encore, à cette époque, les détails de quelques expériences que M. Pelletier m'a données depuis lors, et qui sont très intéressants. La réussite est en général dans ce cas moins complète en apparence que lorsque on se borne à désirer le point total ; la composition de points choisis est obtenue six ou sept fois seulement sur dix coups, très rarement huit fois. Mais le fait curieux, c'est que le point total sort encore plusieurs fois composé d'une autre façon. Les exemples suivants, qui m'ont été fournis par M. Pelletier, m'aideront à me faire mieux comprendre.

1^{er} exemple. — Les trois sensitifs veulent amener le point 6 par 1 et 5. Voici le tableau de dix coups consécutifs dans l'ordre où ils sont sortis :

$1/2 - 1/2 - 5/5 - 1/2 - 1/2 - 5/1 - 3/3 - 4/2 - 1/2 - 5/1$

On voit que la composition choisie est amenée six fois seulement, mais cependant le point total sort dix fois de suite.

2^e exemple. — Le point total 9 est voulu par 6 et 3. Les dés sortent comme suit en dix coups consécutifs :

$6/3 - 2/2 - 6/3 - 5/4 - 7/2 - 6/3 - 6/3 - 4/2 - 6/3$

La composition partielle voulue est encore amenée six fois, et le point total — sans tenir compte de la composition — huit fois seulement.

3^e exemple. — Le point total 8 est voulu par 5 et 3. Sur dix coups consécutifs en obtient : $6/2 - 5/3 - 5/3 - 4/4 - 5/3 - 6/2 - 5/3 - 5/3 - 5/3 - 5/3$.

Ici la composition partielle choisie a été obtenue sept fois sur dix coups et le point total 8 est encore sorti trois autres fois par une composition différente.

Je pense que ces faits intéresseront les lecteurs de la Revue. Ceux qui connaissent les jeux de Trictrac et de Jacquet savent par expérience que les dés *non influencés* ne fournissent jamais de semblables séries du même point. Les résultats obtenus par M. H. Pelletier laissent une inconnue à dégager, mais il me paraît difficile qu'il ne révèlent pas l'ingérence d'une volonté occulte autre que celle des sensitifs, qui les aide, mais qui tient à manifester sa liberté en composant de temps en temps le même point autrement qu'ils ne l'ont désiré.

Votre bien dévoué : A. CARON.

Cher Monsieur : Vous allez, j'en suis sûr, trouver ma question quelque peu indiscreète. Comment vous y prenez-vous pour éteindre votre bougie quand elle est allumée ? Je suis sûr d'avance que vous me répondrez : « Je souffle dessus » ou bien « j'emprunte le ministère des mouchettes » ou encore, ce qui est le cas le plus fréquent « je la coiffe d'un éteignoir ». Je reconnais que ces procédés sont les plus habituels, les plus répandus. Le petit monde, le tout petit monde a aussi un procédé à lui, beaucoup moins *comme il faut* que les vôtres, mais plus élémentaire encore, il se sert de son pouce et de son index. Dans nos campagnes on appelle ce procédé qui remonte au déluge, *tuer la bougie, tuer la chandelle*. Dans l'arche de Noé, m'a dit quelqu'un de bien au courant des cancanes du temps des bons patriarches, pour éteindre sa chandelle, on ne connaissait pas d'autre moyen que ce moyen tout primitif. Ainsi, souffler sur la flamme, faire usage des mouchettes, la coiffer d'un éteignoir, serrer au risque de se brûler la mèche entre le pouce et l'index pour éteindre sa bougie ou sa chandelle allumée voilà les procédés les plus généralement adoptés d'un pôle de la terre à l'autre. Les Tartares, les Chinois, les Japonais, les Kalmouks, les Lapons, les Samoyèdes, etc., etc., etc., aussi bien que les Européens et les Améri-

cains n'en connaissent pas d'autres. J'ai imaginé un procédé tout à fait neuf et original qui m'a été suggéré par le magnétisme ou le spiritisme, je dis magnétisme ou spiritisme parce que ces deux branches de sciences sont tellement, je ne saurais trop le répéter, soudées l'une à l'autre, qu'on n'aperçoit pas bien où l'une finit et où l'autre commence. Voici en quoi consiste mon invention : Je place au milieu de mon guéridon un bout de bougie de trois centimètres de haut environ, un peu plus un peu moins. Je l'allume et j'invite trois de mes sensitifs à prendre place autour de la table. Les portes de la chambre où se fait l'expérience sont parfaitement closes, pas de courant d'air. Inutile d'ajouter que mes trois sujets sont particulièrement surveillés, qu'il leur est, cela va sans dire, interdit non seulement de souffler, mais de tousser, d'éternuer, et même à la rigueur de respirer. La flamme de la bougie dans le mouvement que font les sensitifs pour s'asseoir auprès du guéridon ne bouge pas, elle se maintient immobile; après quelques secondes, une quarantaine tout au plus, elle s'agite, puis comme si un vent violent avait fait irruption dans la chambre, elle s'incline jusqu'à devenir horizontale. Elle se redresse, puis elle s'incline de nouveau, mais faiblement puis elle redevient horizontale, encore un peu la bougie s'éteindrait. Ce n'est qu'une simple menace, la flamme se ranime aussitôt, elle se redresse jusqu'à ce qu'une nouvelle décharge de fluide psychique projetée sur elle par les sensitifs vienne la forcer de s'abaisser, de s'incliner encore une fois au point de redevenir horizontale. Telles sont les différentes phases par lesquelles passe la flamme d'une bougie avant de s'éteindre pour de bon, ce qui a lieu au bout de 2 minutes 1/2, montre en main, avec trois sensitifs; au bout de 4 minutes avec deux sensitifs seulement.

Il arrive aussi parfois que sous l'influence des effluves de fluide psychique qui se dégagent avec une brutale énergie du corps de mes sujets, le bout de bougie ne se contente pas de s'éteindre, mais il court sur le plateau du guéridon et saute à terre. Conclusion : avec la simple force psychique émanée de personnes sensibles, on peut éteindre, sans l'emploi d'aucun moyen mécanique, une bougie allumée. Des arriérés, il y en a toujours, ne manqueront pas de m'objecter qu'ils préfèrent encore employer leur souffle ou les mouchettes, ou l'éteignoir, voire même leur pouce et leur index parce que c'est plus prompt. Je leur répliquerai que mon procédé est moins vulgaire et bien plus merveilleux. J'ajouterai qu'avec cinq sensitifs, la bougie s'éteint presque instantanément et souvent, très souvent au commandement.

Cette expérience comme toutes celles dont je vous rends compte a été répétée nombre de fois.

HORACE PELLETIER,
*Conseiller d'arrondissement, officier d'académie,
à Condé, par Les-Montils (Loir-et-Cher).*

RÊVE

La nuit du 15 au 16 septembre 1890, je me trouvais à la campagne dans d'immenses champs. J'étais au milieu de cinq à six personnes, hommes et dames dont je ne me souviens pas beaucoup. Je voyais sur la route qui était à côté de nous, de petits bouquets de fleurs bleues — fleurs inconnues ici — ces bouquets étaient faits à l'avance par un petit garçon qui les déposait au bord du fossé, de distance en distance. Je les trouvais fort beaux et je n'ai jamais vu de petites fleurs semblables. Au moment où je les admirais, le petit garçon venait m'offrir une espèce de petite grappe se composant de verdure fine et de petites fleurs lilas ; ces fleurs ressemblaient un peu — mais en plus joli — aux fleurs du thym et je donnais à ce petit garçon quelques sous pour son aimable attention envers moi. Ensuite, les personnes se distançaient une à une dans les champs et je remarquais à ce moment, assez près de moi, un monsieur vêtu de noir, il était pâle, beau, il avait les traits fins et l'air mélancolique de mon pauvre Philippe et tout en ayant l'air de s'adresser seulement à moi, voici ce qu'il disait : « Electriciens, savants, chimistes, mécaniciens, docteurs : vous tous qui travaillez chacun en particulier à une branche de la science, cherchez et hâtez-vous. Que ceux qui possèdent la fortune ne craignent pas d'en dépenser quelques parcelles pour arriver au vrai, au bon résultat.

« Vous qui pleurez les morts vous avez raison, car pour la majeure partie de nous, la mort est bien triste, bien horrible, effrayante et épouvantable.

« Je ne parle pas du moment de la mort, car si triste et si désolé que ce moment puisse être pour celui qui meurt comme pour les êtres chéris qu'il laisse sur la terre, ce n'est rien encore en comparaison des jours, des mois, des années et des siècles qui la suivent. Pénétrez-vous bien de cette grande vérité :

« Que l'âme de vos pauvres amis survit.

« Que c'est par la force fluidique, magnétique et attractive de cette âme que nos pressentiments ou notre trouble, ou des visions vous sont communiqués ou révélés. En général, l'âme ne se dégage du corps qu'au bout de plusieurs siècles. Que devient ensuite cette âme ? nous le saurons quand le temps sera venu, très probablement. Il arrive donc que, durant des siècles, notre âme engourdie produit une foule de phénomènes divers.

« L'attraction que nous éprouvons constamment pour vous et pour la terre où nous avons vécu nous fait penser à vous, nous fait souffrir, vous le savez, et sans cœur à notre égard, sans courage et sans énergie, égoïstes, avares et insoucians, vous nous laissez là, gémissants en ne désirant qu'une chose : l'oubli.

« Oui, l'oubli pour ceux qui vous aiment, qui vous réclament, qui se sentent toujours vivre puisque l'âme est immortelle !... La mort de nos corps nous rend impuissants !... Nous nous voyons tantôt cloués à la tombe, tantôt souffrants, désolés et oubliés quand, par votre énergie, votre amour, votre courage et votre science, vous pourriez sauver les vivants et les morts.

« Vous nous laissez longtemps gémir dans les ténèbres et tant que vous serez lâches, le sort qui nous arrive vous arrivera aussi à vous tous !...

« Plus tard, et plus tôt si vous le vouliez, il n'y aurait plus de mort sur la terre.

« L'arbre où l'on irait puiser la vie serait connu de tous et le temps viendrait où les morts sortiraient des ténèbres.

« Le temps viendra où l'amour, le désintéressement, la science, la bonté, le progrès et tant d'autres nobles sentiments sauveront tout, changeront la face de bien des choses.

« Mais travaillez, secouez votre paresse ; pressez-vous et venez à nous !

« Marchez tel que doit marcher un homme de cœur et de devoir.

« N'allez pas à reculons et ne soyez pas oisifs comme la brute.

« L'humanité semble vouloir dégénérer et elle recule positivement en se roulant dans le crime et dans le vice.

« Et nous sommes au XIX^e siècle !

« On dit orgueilleusement XIX^e siècle, siècle avancé, siècle de progrès !

« Oh ! orgueilleux que vous êtes ; combien de choses vous restent à faire pour être de véritables hommes ? hélas !...

C. DELAGE.

SOCIÉTÉ DU SPIRITISME SCIENTIFIQUE

Discours de M. A. LAURENT DE FAGET, président, à la séance d'ouverture de la *Société du Spiritisme scientifique*, le 7 octobre 1890.

Mesdames, Messieurs : C'est avec une vive joie que nous ouvrons cette première séance de la *Société du Spiritisme scientifique*.

A cette heure où, même en France, l'esprit de coterie, le fanatisme des uns, l'incrédulité systématique des autres, et l'indifférence de la plupart, en matière philosophico-religieuse, faussent le jugement de la nation et font perdre au cœur humain quelque chose de sa spontanéité et de la fraîcheur de ses sentiments ; en face d'un matérialisme révoltant qui voudrait envahir successivement toutes les couches de la Société, — laissez-moi vous dire, non sans une légitime fierté, que nous avons pour mission de planter le drapeau du spiritualisme fraternel, du spiritualisme expérimental, qui abrite dans ses plis la science, c'est-à-dire la Vérité !

Je ne prétends pas que nous soyons les seuls, nous spirites, à posséder cette vérité précieuse qui est le pain des forts. Peut-être ne sommes-nous dépositaires que de quelques-unes de ses parcelles lumineuses. Mais nous avons le désir et la volonté d'étendre nos conquêtes scientifiques, dans le domaine que nous nous sommes tracé, avec l'espoir d'approcher de plus en plus de cette vérité absolue que nul ne peut atteindre, mais dont nous devons successivement embrasser tous les relatifs qu'il nous est permis d'aborder ici-bas.

De tous côtés, vous le savez, la société, dont les institutions s'améliorent, doit combattre dans son sein l'égoïsme individuel et les honteuses passions de l'homme ; la littérature actuelle, il faut bien le reconnaître, n'est pas faite pour améliorer les mœurs : elle est, trop souvent, une école de dépravation où l'on voit les appétits les plus grossiers conduire fatalement aux crimes les plus atroces. Les religions s'effondrent, parce qu'elles ne présentent plus au rationalisme de notre époque qu'un amas confus de doctrines surannées, ineptes pour la plupart, jointes à des principes élevés dans l'ordre moral, mais insuffisants pour guider les hommes sans le concours de la science.

C'est l'heure que nous choisissons pour dire à ceux qui doutent, à ceux dont l'âme est ulcérée : confiance et courage ! vos maux sont temporaires et — nous en sommes absolument convaincus — un avenir éternel attend vos âmes ; non cet avenir heureux qu'on nous a peint dans un ciel circonscrit, en dehors de l'univers visible, au sein d'une béatitude inactive et contemplative ; non cet avenir malheureux qui nous fait résider dans un enfer après la mort : mais un avenir de travail, de lutttes, de devoirs mieux accomplis, de progrès et de bonheurs plus grands, dans une succession d'existences qui nous permettront de nous élever peu à peu vers l'idéal supérieur de l'humanité.

C'est à notre époque transitoire, où le souffle de la libre-pensée court parmi les hommes, leur inspirant la volonté d'agir par eux-mêmes, mais où, en même temps, la prise de possession de leur libre arbitre, encore peu éclairé, les entraîne à tant d'écarts que l'avenir modifiera ; c'est à cette heure critique de relèvement, au milieu des tâtonnements inévitables d'une société qui ne sait pas encore bien où elle tend et qui se sent mal à l'aise dans les langes qui l'enveloppent ; c'est à cette heure qu'il nous a paru naturel d'ouvrir notre école de spiritualisme expérimental. N'obéissant à aucun parti pris, sans autre ambition que celle d'être vraiment utiles en nous appuyant sur le fait pour édifier la théorie, nous voulons étudier les phénomènes spirites, analyser leurs causes, rechercher leurs conséquences

philosophiques et morales, travailler — en un mot — à constituer les bases d'une vraie science de l'âme.

On nous trouvera peut-être bien prétentieux, mais, sans puérile vanité, nous osons dire que nous avons l'intention de ne copier personne dans la marche que nous voulons suivre.

Certes ! le spiritisme s'est affirmé par des manifestations extraordinaires d'où il a fait découler tout un enseignement philosophique digne d'attirer l'attention et d'imprimer le respect.

Cependant nous ne saurions nous courber dévotement devant aucun article de foi. Nous voudrions presque nous placer au point de vue exclusif de celui qui, plein de sympathie pour les enseignements spirites, désire expérimenter par lui-même les faits du Spiritisme, pour être absolument certain de la réalité des communications entre le monde visible et le monde invisible, et en tirer les conséquences qu'il croira justes et naturelles.

Pourquoi nous plaçons-nous dans cette condition primitive, nous qu'une longue expérience semble avoir depuis longtemps éclairés ? — Pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il est bon de se retremper dans les origines spirites, comme il est bon parfois de relire sa grammaire, quand on croit avoir acquis beaucoup de style et qu'on s'aperçoit qu'on a oublié certaines règles élémentaires. La deuxième raison, c'est que plusieurs interprétations de l'enseignement des Esprits, telles qu'elles sont formulées dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine, ont été combattues, même dans nos rangs, et parfois avec une certaine âpreté peu compatible avec les principes de fraternité qui découlent naturellement du Spiritisme. Des penseurs dont nous ne partageons pas toutes les opinions, mais qui se rapprochent de nous sur certains points, ne comprennent pas comme les spirites la nature des Esprits et leur mode d'action sur la matière. Nous ouvrons cette école de spiritisme pour y entendre nos contradicteurs, éclairer nos convictions réciproques en les mettant en contact, et, d'un débat sérieux et fraternel, faire ressortir, nous l'espérons, la vérité sans alliage qui est le but de nos efforts.

La troisième raison que nous voulons invoquer, c'est que, grâce aux publications spirites si nombreuses aujourd'hui, grâce à la multiplication des sociétés et groupes spirites, et surtout aux deux magnifiques congrès de Barcelone et de Paris, nos idées ont fait quelque chemin parmi les hommes. Le Spiritisme n'est pas encore reconnu officiellement par la science, mais nous avons lieu d'espérer qu'il forcera les portes des Académies. Pour cela, notre Société doit viser à le dégager de son admirable mais trop important bagage de doctrines philosophiques, pour le ramener à quelques

idées claires et pratiques, et surtout, à l'expérimentation de ses phénomènes d'ordre physique, considérés comme les plus probants.

Chacun de nous est libre de ses opinions philosophiques ou religieuses. Notre Société n'épousant les querelles d'aucune école — spirite, matérialiste, athée ou cléricale — entend se placer en dehors de toutes les influences personnelles, de tous les partis pris orgueilleux, de toutes les tendances déraisonnables, pour consacrer son temps, ses efforts et tout ce qu'elle possèdera d'intelligence et de cœur, à la recherche patiente et suivie de ce qui peut prouver à l'homme qu'il a une âme et que cette âme ne peut périr !

Si nous sommes dans le vrai, et nous en avons la conviction profonde, ne sentez-vous pas que notre action constante, dévouée, désintéressée, doit produire les meilleurs résultats, soutenir l'homme dans ses malheurs, dans ses luttes, dans ses défaillances ? Qui est-ce qui ne voudra étudier avec nous les problèmes de la vie future ? Qui est-ce qui ne voudra savoir ce qu'il y a de vrai dans les manifestations spirites ? C'est aux savants surtout que nous nous adresserons : pourquoi ? Pour qu'ils puissent expérimenter des faits qui sont la base d'une nouvelle science, plus belle et plus féconde que les plus utiles de celles dont l'humanité est fière à si juste titre !

Murés dans des dogmes, pour si imposantes qu'eussent été ces forteresses religieuses, nous n'avions nul espoir d'attirer à nous les esprits qui pensent travaillent et agissent sous le souffle de cette grande émancipation humaine qui nous vient de 1789 !

Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps d'ouvrir toutes grandes les portes du temple de la Vérité ? Tous les hommes, sans distinction de culte, peuvent se prosterner devant cette belle déesse à la nudité chaste et au front rayonnant ! Les dieux créés par l'ignorance et adorés par le fanatisme, à qui on prête tous les vices de l'humanité, ne nous inspirent que le mépris auquel ils ont droit. La religion du vrai est la seule dont le culte ne soit pas dérisoire et dont la foi ait des racines profondes.

Dans notre amour de la vérité scientifiquement démontrée, devons-nous aller jusqu'à répudier les auteurs qui ont écrit sous la seule inspiration de leur conscience ? Pouvons-nous rayer d'un trait de plume les ouvrages spirites basés sur le raisonnement, et, en particulier, ceux d'Allan Kardec dont la logique et le bon sens ont été nos premiers guides dans l'étude du Spiritisme ?

Nous honorons et nous aimons tous ceux qui ont servi l'humanité d'un cœur sincère. Qu'importe que quelques-unes de nos conclusions s'éloignent de celles qui ont été formulées par nos premiers initiateurs ! C'est vers l'a-

venir que nous marchons : pourquoi nous montrer toujours le passé ? Rendons justice aux intentions et aux travaux de nos illustres devanciers, mais développons sans cesse leur œuvre et ajoutons-y autant que possible, sans nous laisser arrêter par les lamentations de ceux que toute nouveauté effarouche et qui redoutent toute marche en avant.

Ceci dit, Mesdames et Messieurs, permettez-moi de me préoccuper un instant des travaux que notre Société doit accomplir.

Avant tout, il faut appeler à nous des médiums, ou en former avec les éléments dont nous disposons. Qu'ils sachent bien à l'avance, ces médiums, que dans notre Paris, qu'on a coutume de représenter comme absolument sceptique et railleur, ils trouveront de nombreuses et profondes sympathies. Nous aurons soin, du reste, de ne les mettre en contact qu'avec des personnes honorables et sérieuses, afin qu'ils puissent remplir, dans le calme et la sécurité, la mission qui leur sera confiée. Aucune épigramme ne peut atteindre, aucune attaque injuste ne saurait blesser, d'ailleurs, ceux dont l'esprit s'élève au-dessus de la sottise humaine pour contempler l'idéal éternel sur le seuil d'un monde meilleur que le nôtre !

Médiums ! la tâche qui vous incombe est bien importante. Elle exige de vous un grand dévouement, et nous comptons sur le vôtre. Vous êtes les natures choisies pour faire triompher le vrai Spiritualisme ; nous vous serons reconnaissants de ce que vous voudrez bien faire pour atteindre ce but.

Vous serez, parmi nous, au milieu de frères qui vous aideront de leurs conseils affectueux, vous soutiendront de leur confiance et vous remercieront d'employer vos facultés au service de notre grande cause. Ne laissez jamais se glisser entre vous la jalousie, qui fait perdre la notion du vrai et du juste et ulcère le cœur ; l'orgueil, qui plonge dans l'âme ses dards empoisonnés.

Nous devons être des rationalistes et non des mystiques : vous serez donc conviés à laisser prendre à ceux qui dirigeront nos travaux, toutes les garanties désirables pour que nul ne puisse révoquer en doute l'authenticité des faits obtenus par votre intermédiaire. Sachez accepter ces conditions pour rendre plus éclatante la vérité qui doit sortir de nos expériences. Votre abnégation, la fraternité de votre dévouement, vous rendront dignes de la considération universelle, et vous aurez de plus la joie d'avoir contribué à démolir le vieil édifice de haine, d'obscurantisme et de troublantes erreurs qui a trop souvent abrité l'humanité.

Haut les cœurs et en avant ! Tenons les yeux fixés sur le monde spirituel qui nous avoisine et d'où nous verrons jaillir la lumière nécessaire au bonheur de l'homme, à ses progrès intellectuels et moraux !

Si quelques personnes, amies des solutions immédiates, nous demandent plus que nous ne pouvons actuellement donner; si elles veulent que nous nous prononcions catégoriquement sur certains points contestés encore dans le Spiritisme, nous répondrons que rien n'arrive à maturité avant l'heure.

Nous ne nous sommes pas fermé l'accès des questions de haute philosophie, d'économie sociale, de science abstraite et de morale élevée. Le Spiritisme est un vaste champ où, quel que soit le nombre des moissonneurs, on trouve toujours des épis à glaner. Mais, nous le répétons en terminant, notre premier but est et doit être de constater et de faire constater par la science la réalité des phénomènes spirites. Quand nous aurons prouvé aux hommes d'étude sans parti pris, qu'il y a des intelligences qui se communiquent à nous de l'autre côté de la tombe, nous estimons que nous aurons fait faire un grand pas à la philosophie moderne. Joignez-vous donc à nous, philosophes libres-penseurs, spiritualistes ou matérialistes, qui, sincèrement, voulez demander à la nature les secrets de la vie! Que notre objectif devienne le vôtre! Nous nous joindrons à vous, à notre tour, pour donner satisfaction à vos justes revendications ou à vos aspirations idéales! Mais sachez attendre, et travaillons ensemble avec esprit de suite, constance, dévouement et bonne entente. De nos efforts communs sortira plus grande la certitude que tous recherchent, la preuve de l'existence de l'âme, de sa survivance au corps, de son immortalité!

Et alors, avec le concours de tous ceux qui travaillent à une même œuvre que la nôtre, nous verrons tomber peu à peu les barrières qui séparent les hommes : ceux-ci comprendront enfin le but de leur passage ici-bas ; ils comprendront qu'ils sont issus de la même origine et qu'ils tendent vers la même fin ; que les obstacles accumulés sur leur route individuelle et sociale sont les moyens que choisit la destinée pour les élever moralement et intellectuellement par l'étude, le travail et la souffrance. Alors, la grande fraternité des peuples pourra se greffer sur la fraternité des hommes devenue réelle et toujours plus effective ; et les ombres du mal, chassées par les rayons de la pure lumière spirite, disparaîtront de l'humanité. Ce sera l'ère de l'harmonie sociale, entrevue par tous les penseurs de génie. Préparons-la, Mesdames et Messieurs, et soyons sûrs que l'avenir bénira nos efforts !

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 2 octobre 1890

Président : M. P. G. Leymarie ; secrétaire : M. Laurent de Faget. Membres présents : Mmes Dieu, Leymarie, Poulain, Raymond-Pognon ; MM. Auzanneau, Bouvery, Boyer, Lussan, Mongin, Warchavski.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Mme Raymond-Pognon, rendant justice au secrétaire actuel du comité de propagande, dont les procès-verbaux sont clairs et impartiaux, désirerait cependant que les comptes rendus de nos séances fussent lus au Comité et approuvés par lui avant de paraître dans la Revue. M. Laurent de Faget, secrétaire, est également de cet avis.

M. Leymarie fait observer que la date de la publication de la Revue ne permet pas d'adhérer au vœu de Mme Raymond-Pognon. M. Laurent de Faget rappelle alors que les procès-verbaux ne deviennent définitifs qu'après leur approbation par le comité de propagande. Il sera donc toujours temps de rectifier un procès-verbal, s'il y a lieu, dans la séance où lecture en sera faite, bien qu'il soit déjà publié par la Revue. Agir autrement serait renvoyer à un mois plus tard cette publication.

Sur une lettre de M. Poulain fils, s'excusant de ne pouvoir assister régulièrement aux séances, le comité, sans se priver du concours de M. Poulain, qui sera toujours le bienvenu parmi nous, sanctionne la nomination de Mme Poulain mère comme membre du Comité de propagande.

M. Warchavsky lit le relevé des recettes et dépenses du Comité, duquel il résulte :

1° Que nous avons au Crédit Foncier un dépôt de	800 fr.
2° Que notre encaisse au 15 septembre est de...	363 80
Le Comité a donc à sa disposition.....	1.163 fr. 80

au 15 septembre, TOUS FRAIS PAYÉS (impression du compte rendu du Congrès de 1889, autres impressions et frais divers compris).

De plus, il nous est dû par divers souscripteurs et libraires, pour ports et volumes, 278 fr. 50.

La somme de 1.163 fr. 80, disponible, et la somme de 278 fr. 50, à recouvrer, sont donc le point de départ de nos ressources futures, qu'il sera vraiment utile d'augmenter sans cesse, si nous voulons réaliser dans toute son étendue le large programme que nous avons adopté.

Il reste en vente à la librairie spirite, au 15 septembre, 376 exemplaires du *compte-rendu* du Congrès.

Le Comité approuve la marche générale de la comptabilité; il contrôlera, dans sa prochaine séance, le détail des articles portés sur les livres à la date du 15 septembre.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

Le Secrétaire,
A. LAURENT DE FAGET.

UN MALADE QUI SE PORTE BIEN

Vous l'avez compris : c'est du spiritisme que nous voulons parler. Je citais ici même, il y a quelque temps, les paroles de ce professeur de Louis-le-Grand, lequel, dans une conférence sur ce sujet, nous avait dit gravement que le spiritisme, presque à la veille d'être enterré, n'existait plus, pour ainsi dire, à moins que pour quelques cerveaux malades. C'est là, vous le savez, la rengaine favorite de nos adversaires. Paraphrasant une exclamation célèbre, ils s'écrient tous, à l'envi : le spiritisme se meurt ! le spiritisme est mort ! Sont-ils de bonne foi ? On serait presque tenté d'en douter, si l'on envisageait, au contraire, le mouvement immense qui se fait depuis quelque temps vers ces sortes d'idées. Voulez-vous un exemple entre mille ? Je lis dans le *Figaro*, sous la signature de M. Jules Caze, les lignes suivantes.

« En quarante ans, le spiritisme a convaincu vingt millions d'intelligences, parmi lesquelles les cas d'aliénation mentale ne sont pas plus fréquents qu'ailleurs. Nous coudoyons chaque jour des gens de grand sens, des hommes pratiques, des industriels, des administrateurs, des savants. Ils sont spirites, ils conversent avec les esprits, le crayon en main. Ce fait doublé d'un tel chiffre force l'attention. Rien n'impressionne comme une multitude qu'habite une foi unique, que soulève une aspiration. »

Et ce n'est pas seulement le *Figaro*, mais aussi la *Presse* presque tout entière qui parle sur ce ton. Des feuilles sérieuses telles que le *Temps*, le *Rappel*, le *Gaulois*, le *Soir* et le *Voltaire* s'occupent activement de la question.

C'est pourquoi, lorsque nous voyons des hommes hausser les épaules, et répéter chaque jour que le spiritisme décline sans cesse, eh bien ! nous autres, qui nous honorons de compter au nombre de ses partisans et de ses défenseurs, nous leur répondons, à notre tour, en nous appuyant sur des faits : ouvrez donc les yeux, et voyez ce qui se passe autour de vous. Une doctrine aussi vieille que le monde, et qui sut rallier toujours les noms les plus illustres de chaque époque, loin de mériter tant de dédain et d'acharnement, ne s'impose-t-elle pas d'elle-même ? Et tandis que le mouvement de sympathie qu'elle a suscité de tout temps semble s'accroître d'avantage encore, ne vous paraît-il point quelque peu téméraire de l'attaquer de front ?

EDOUARD MICHEL.

L'UNION SPIRITE LIÉGEOISE

Chers Messieurs : Je crois vous intéresser en vous demandant quelques renseignements sur l'Union spirite Liégeoise dont je suis le président.

L'Union spirite compte actuellement 120 membres des deux sexes. Nous avons, dans le courant de cette année, donné 1 conférences, 2 à Fléron, et 2 à Tilleur. Les brochures : *Le mourant et le prêtre* et *le Catéchisme spirite* ont été réimprimées, nous les vendons 1 fr. 50 la douzaine, port en plus. 3 baptêmes et un mariage ont été célébrés, et les secours distribués aux pauvres se sont élevés à 150 fr. environ. Si nous marchons isolément, nous ne restons pas tout à fait inactifs.

Des guérisons nombreuses et extraordinaires sont journellement obtenues par les médiums, M. Debeur, Mme Wéry et Mme Capelle. La médiumnité de cette dernière est aujourd'hui comme dans toute la Belgique, et même jusqu'à Aix-la-Chapelle et Cologne. Mme Capelle est voyante, auditive, typologue et écrivain.

Dernièrement une personne est venue la consulter pour une jeune personne en traitement à l'hôpital. Mme Capelle se recueillit quelques instants, puis elle dit : C'est une demoiselle, elle est dans la salle 2, lit n°..... paralysée de tout le côté gauche..... Puis elle opéra la malade, à distance. La jeune personne est actuellement en bonne voie de guérison.

Mme Capelle traite par le magnétisme spirituel, une dame de Chénée atteinte depuis 4 ans d'une tumeur énorme au genou ; cette partie, de la grosseur d'une tête d'homme, avait été vainement traitée par les moyens médicaux. Il n'y avait pas de plaie, et rien autre que cette enflure énorme et douloureuse ; la malade ne pouvait soulever sa jambe. Après 4 magnétisations, avec applications de compresses d'eau magnétisée, la tumeur s'est ouverte, l'enflure s'est diminuée des 3/4. Encore quelques jours et la guérison sera complète. Mme Capelle a radicalement guéri des pieds bots, fractures, luxations, cancers, squires, surdités. Une névralgie d'estomac dont je souffrais depuis 2 ans a disparu en deux magnétisations. Des certificats des malades, visés par les autorités communales, en très grand nombre, lui sont journellement délivrés. Mme Capelle reçoit gratuitement chez elle les dimanches et jeudis et le nombre des malades est chaque fois de 120 à 160.

L'Union spirite a adopté le signe de rallie que nous avions institué il y a quelques années.

Veuillez me rappeler au souvenir des P.E. en S... de Paris et croyez-moi toujours votre bien affectionné.

O. HENRIOT.

El Khroubs. — COMMUNICATION DE M. VOISIN : En 1863, M. Viray, agent-voyer à Constantine, venait souvent chez moi passer la soirée ; nous faisons ensemble des évocations. M. Viray était médium mécanique. Pendant plus de dix nuits, il reçut les communications d'un esprit qui signalait toujours : *Armand Gouffé*. Ce dernier, nous ne l'avions jamais connu, nous n'en avions jamais même entendu parler. Dans ces communications, il nous disait : « J'ai chanté la gaudriole, j'ai été cause que beaucoup de personnes se sont mal conduites en suivant mes insinuations ; j'en suis bien puni ! Je regrette mes chansons obscènes, elles m'ont fait que du mal et j'aurais pu mieux faire, etc. Priez pour moi. »

Dernièrement, dans le cours de l'information qui s'est faite au sujet de l'huissier Gouffé, les journaux ont fait allusion à certaines pièces de vers, dans lesquelles le poète chantait : « Qu'il faisait bon être mené en voiture dans sa dernière demeure. »

Je me suis rappelé ces communications et, ne connaissant pas le chansonnier, j'ai cherché et trouvé sa biographie dans le dictionnaire Larousse.

PHOTOGRAPHIE SPIRITE : M. John Stewart Smith, 14, East Preston, à Edinburgh, Écosse, a l'obligeance de nous remettre une photographie d'Esprit obtenue par la faculté médianimique de Mme Mellon, de Newcastle.

Cette dame, venue à Edimbourg pour passer quelques jours avec M. et Mme Smith, voulut bien être agréable à ses hôtes, qui préparèrent un cabinet, dans un coin du salon de travail, en fixant simplement une perche à plus de 2 mètres de haut, sur laquelle glissait un rideau mu par des cordons. Le médium étant placé derrière ce rideau, avec une simple chaise pour s'y asseoir, ouvrit le rideau, *en plein jour*, il était 2 h. 1/2 de l'après-midi, et M. et Mme Smith prirent chacun, avec leur objectif, deux vues du médium, placé debout, et soutenant le rideau ; sur les 4 négatifs, il y avait le visage de l'esprit Cissy, le familier de Mme Mellon ; le Dr Bowie assistait aux prises photographiques et au développement du négatif. Les trois témoins étaient également intéressés à cette expérience, à laquelle le médium s'était prêté très gracieusement.

L'esprit, sur l'épreuve, est placé sur la chaise, la tête entourée d'une longue draperie blanche qui tombe sur le tapis du salon. Les objectifs ont saisi, par quatre fois, une image, toujours la même, invisible en plein jour aux yeux exercés de trois expérimentateurs éclairés.

Nous remercions M. et Mme J. S. Smith, pour leur fraternelle et bien intéressante communication, sur un ordre de phénomène que bien des amateurs devraient chercher comme preuve de l'existence des images d'esprits décédés quant au corps, mais bien vivants dans l'erraticité.

OEUVRE DE LA BOUCHÉE DE PAIN A ALGER

M. DUJOUR, notre F. E. S., inspecteur des produits communaux de la ville d'Alger, administrateur du journal *L'Algérie agricole*, nous adresse la lettre suivante ; à bon entendeur salut :

« 23 septembre 1890 : Monsieur le Rédacteur en chef. Je viens appeler votre haute et bienveillante attention sur l'œuvre philanthropique de la « Bouchée de pain » dont je préconise la création à Alger.

« Comme toujours lorsqu'il s'agit d'une bonne action à faire, la vaillante presse locale, sous le patronage de laquelle l'œuvre est placée, a singulièrement simplifié mon rôle et je dois à son concours de nombreuses mais encore bien insuffisantes adhésions.

« Ai-je besoin de vous dire ce que les malheureux de notre ville attendent du puissant organe que vous dirigez ? Non, n'est-ce pas ! Quelques mots en faveur de l'œuvre en voie de création et bien des cordons de bourse de la généreuse population parisienne ne manqueront pas de se délier en faveur de la « Bouchée de pain d'Alger ».

« Chaque ville de la Mère Patrie a ses pauvres, sans doute, et ils sont nombreux, mais combien vos centres plus fortunés que le nôtre ne comptent-ils pas de braves gens qui n'hésiteront pas à donner des deux mains sachant bien que les pauvres n'ont pas de patrie et se rendent d'un pays dans l'autre à la recherche d'un sort moins malheureux.

« Comme le disait le journal « La Dépêche Algérienne » dans son numéro du 18 septembre courant « peu de villes réclament plus qu'Alger l'institution charitable en voie de création ; non que la misère soit ici plus dure que partout ailleurs, mais parce qu'il faut ajouter à la liste déjà longue des malheureux, tous ceux qui, venus dans notre belle colonie pour y trouver le travail qui leur faisait défaut chez eux, n'y ont pas réussi et se sont alors rabattus sur la Capitale, découragés, sans aucune ressource, sans une main amie pour les arrêter sur la pente fatale qui les entraîne.

« C'est surtout à ceux-là que la Bouchée de pain sera le plus profitable lorsque les privations de toutes sortes leur souffleront au cœur des pensées malsaines. »

« J'ai l'honneur de vous adresser, ci-joint, un bulletin d'adhésion portant au dos les statuts de la « Bouchée de pain » et si, sans oser l'espérer, non ma mauvaise prose mais le but philanthropique qu'elle poursuit a réussi à vous intéresser à l'œuvre, la cause de nos malheureux est gagnée, car votre concours acquis c'est l'ouverture très prochaine de l'Etablissement, c'est le pain assuré à bref délai à nos affaires. »

N. D. L. R. Envoyer son obole à M. le maire d'Alger, ou bien à la direction d'un journal local.

LE MESSIE DE NAZARETH. — JÉSUS EST-IL DIEU ? (1)

Par Madame LOUISE-JEANNE

Cette question, dont personne ne contestera l'importance et dont la solution a préoccupé tant de penseurs, a été courageusement abordée par une femme, Madame Louise-Jeanne. Tout spirite convaincu et militant reconnaîtra l'intérêt qu'elle présente au point de vue de la diffusion du spiritisme, par suite de l'attachement d'un grand nombre de personnes à cette croyance de la divinité du Christ et de l'invincible répugnance qu'elles auraient à y renoncer, qui fait qu'elles repoussent, comme sacrilège et impie, notre doctrine qui d'ailleurs leur paraîtrait si douce et si consolante.

* *

Madame Louise-Jeanne a-t-elle réussi dans son entreprise hardie ?

Je réponds sans hésitation : oui ! La preuve est complète, irréfutable, tant sont puissants, loyaux et empreints de la plus rigoureuse logique les arguments apportés à l'appui de la démonstration qu'elle s'est proposé de faire.

* *

Je n'entreprendrai pas l'analyse de ce livre substantiel, sa forme ne le permet guère ; je me bornerai à donner une idée du procédé adopté et si intelligemment appliqué par Mme Louise-Jeanne pour frapper l'esprit de ses lecteurs, en leur épargnant même la peine de conclure.

« Je pouvais assurément, dit-elle dans sa préface (page xix), laisser au lecteur le soin de conclure lui-même, après avoir mis sous ses yeux le développement des textes qui présentent la belle et grande figure du Christ sous son véritable caractère ; mais d'une part, ce serait une lacune, quand de l'autre, les esprits indolents éprouveraient peut-être quelque ennui à falloir réfléchir plus qu'ils n'en ont l'habitude. »

* *

La première partie se compose d'un exposé et commentaire des prophéties et des synoptiques, touchant la venue et la divinité de Jésus-Christ.

Elle contient quarante-six chapitres ayant chacun un titre caractéristique et commençant par la citation du texte à développer ; puis vient le commentaire, c'est-à-dire la mise en lumière du passage relatif à la question étudiée et enfin la conclusion à tirer.

Les textes cités dans cette partie sont tirés des nombreux prophètes qui ont annoncé la venue du Christ comme messie et *rédeempteur* et ont fait entrevoir les événements qui devaient marquer les phases de la mission divine de Jésus-Christ et dont sa mort fut le couronnement glorieux et la sanction.

(1) 2 fr. 50, librairie spirite. — Causeries spirites, 3 fr., de Louise Jeanne.

.

En attribuant au Christ le titre de rédempteur de l'humanité, Mme Louise-Jeanne se garde bien de laisser supposer qu'elle croit à cette condamnation inique de toute la postérité d'Adam, enseignée par l'Eglise et qui serait la négation de Dieu, en supprimant en lui l'attribut essentiel de justice. Non, son sens droit et élevé repousse cette croyance dès le début de son livre (page 17) où elle dit : « Il voyait déjà (le Christ) les douleurs et les outrages « qu'il devait endurer de la part des hommes, le jour où il allait se faire « leur rédempteur, c'est-à-dire les éclairer de la pure lumière, de son rayonnement divin (la rédemption n'étant pas autre chose). »

.

La deuxième partie comprend quarante-trois chapitres dans lesquels, ainsi que dans la précédente partie, sont exposés et commentés les textes tirés des Actes des apôtres, des épîtres et de l'évangile de St-Jean, touchant la divinité de Jésus-Christ.

Cette seconde partie porte le titre général de : JÉSUS RECONNU COMME PROPHÈTE et a pour point de départ une citation du Deutéronome dans laquelle Moïse annonce catégoriquement Jésus comme prophète.

.

Il est difficile de faire ressortir convenablement tout l'intérêt qui s'attache à la lecture de ce livre ; lecture rendue facile et attrayante par sa division en chapitres très courts et indépendants, quoique liés entre eux par la même pensée et le même but.

.

On ne sait vraiment quoi le plus admirer, ou de l'immense travail de recherches qu'a dû nécessiter cet ouvrage, ou du sens exquis avec lequel l'auteur a su découvrir et mettre en lumière tout ce qui dans les textes cités, milite pour sa démonstration.

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ce n'est pas par une interprétation subtile et ingénieuse des textes, par une sorte d'analyse ou de dénaturation de la citation que Mme Louise-Jeanne fait ressortir une conclusion voulue; non, ce travail est accompli avec la plus entière loyauté et de telle sorte que l'écrivain semble s'effacer devant la preuve radieuse qui surgit comme d'elle-même des passages qu'elle a choisis.

.

Le chapitre XXXV est consacré à une excellente étude sur *le miracle* et les chapitres suivants, jusqu'à la fin du livre, traitent divers sujets des plus

intéressants, dans lesquels Mme Louise-Jeanne révèle sa personnalité et laisse apprécier la hauteur de ses vues, l'élévation de sa pensée et ses remarquables qualités d'écrivain.

..

Je tiens, en terminant, à faire ressortir l'autorité qui doit s'attacher à la thèse de l'auteur, en constatant qu'en combattant l'attribution de la divinité à Jésus-Christ, Mme Louise-Jeanne n'obéit qu'à son amour de la vérité ; car il résulte de l'ensemble des pensées personnelles qu'elle a émises au courant de son travail, qu'à une profonde vénération s'ajoute dans son cœur une sorte de culte pour cette grande et sublime figure qui a exercé une si prépondérante action sur les destinées de l'humanité terrestre et dont la tâche, loin d'être achevée, se continue de nos jours, dont la puissante influence se fera certainement sentir dans la rénovation sociale et morale sur le point de s'accomplir sur notre globe.

..

Après avoir lu ce livre on se demande comment ceux qui ont inventé la divinité de Jésus, ceux qui l'ont enseignée, imposée comme dogme de leurs croyances, par tous les moyens moraux et matériels, même par la violence, ont été assez maladroits, connaissant tous ces textes si clairs, si écrasants pour eux, pour les laisser subsister ou n'en pas défendre la lecture à leurs adeptes ? A cela, il n'y a qu'une réponse, c'est que cette erreur, comme tant d'autres, avait sa raison d'être, son utilité qui nous échappe et ne devait être dévoilée qu'au moment précis où les intelligences seraient aptes à reconnaître et à accepter la vérité. Autrement il serait impossible de s'expliquer comment, en présence de la multiplicité des textes qui l'établissent si victorieusement, personne, jusqu'à ce jour, n'avait eu la pensée ou le courage de la montrer dans tout son éclat. Et encore est-il probable que cette vérité si lumineuse sera pour beaucoup prématurée et non avenue.

Cependant, espérons !

..

Oui, Espérons ! En effet, la remarquable concordance des enseignements donnés sur cette question par les esprits les plus sages et les plus prudents, doit nous donner la confiance que la vérité ne tardera pas à éclairer toutes les consciences et à amener l'unité de croyances qui sera le signal et le commencement de la transformation morale de notre humanité.

Et à ce propos, je ne puis résister au désir de citer un passage d'un livre bien connu des lecteurs de la *Revue spirite*. Je veux parler des *Pensées de Carita et réflexions de Marie*, exprimées médianimiquement par notre sym-

pathique F. E. S. Laurent de Faget à qui nous devons aussi le livre, *De l'atome au firmament*, recueil de délicieuses poésies dont l'éloge n'est plus à faire.

Voici ce passage, extrait du chapitre III, portant pour titre : DES RELIGIONS.

« L'homme est mesquin et factice presque toujours. Il ne lui a pas
« suffi d'enlever à Dieu son piédestal universel dans l'infini. Non seulement
« il a dépoétisé la grande figure de l'Eternel en enveloppant Dieu sous les
« voiles du temple, mais encore il lui a fallu un Dieu saisissable et mortel,
« une copie de l'homme. »

« Et alors est née cette légende du fils de Dieu se sacrifiant pour nous,
« étendant ses membres sur une croix infâme et payant de son sang la dette
« de l'humanité. »

« Non, Dieu n'a jamais été incarné dans un corps humain ! Non, personne
« ici-bas, pas plus que dans les régions éthérées, ne peut prétendre avoir
« quelque ressemblance avec l'incommensurable ! Non, Dieu n'a pas de fils
« privilégié ! »

« Il lance les soleils et les globes infinis dans l'espace : il ne descend pas
« à se vêtir d'une chair dans un monde comme le nôtre. »

« Le Christ a existé et ce grand homme est venu ouvrir devant nos pas le
« chemin sublime du progrès. »

« Mais comparer le Christ à Dieu, c'est dérisoire aujourd'hui que des mil-
« lions de soleils, que des milliards de globes habités sont reconnus dans
« l'espace. »

« Inclignons-nous devant celui qui renferme tout en lui et existe en toutes
« choses. Admirons Dieu et remercions le Christ, mais ne confondons
« jamais le miroir et la lumière. »

Je ne quitterai pas ce volume plein de charme, de poésie et d'enseignements élevés, non sans en dire tout le bien que j'en pense, ce qui me mènerait trop loin, mais sans conseiller à tous nos frères de le lire et le relire, afin de se pénétrer des hautes et saines pensées dont il est rempli.

Bordeaux, 9 septembre 1890. 11, rue Dardenne.

THIBAUD.

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC DICTÉE PAR ELLE-MÊME AU MÉDIUM ERMANCE DUFAX, AGÉE DE 14 ANS

Née d'un simple laboureur, ma vie eût dû être calme et paisible, comme le ruisseau inconnu qui coule sur le gazon ; il n'en fut pas ainsi : Dieu ne le voulut pas. Ce ne fut pas l'ambition, mais les ordres impérieux du ciel qui me firent sortir de mon humble condition. A mes yeux les fleurs des

champs étaient mille fois plus belles que les pierreries des rois, et je considérais la gloire comme un flambeau qui brûle le papillon qui ose s'en approcher.

Je ne m'enorgueillis pas de ma mission ; je la regardais comme une goutte de rosée échue par hasard à un brin d'herbe qui la laisserait bientôt tomber pour se sécher comme ses semblables. A peine cette carrière m'eût-elle été ouverte que mille obstacles surgirent pour me décourager ; je doutai alors du ciel et de moi-même, mais Dieu ne m'abandonna pas. De nouvelles apparitions vinrent me rassurer et me montrer que, sans lui, je ne pouvais rien ; j'étais comme les roues qui font marcher le char, roues absolument inutiles si une force étrangère ne leur donne le mouvement. Il voulait chasser de mon âme l'orgueil qui s'en fût indubitablement emparé, si sa prévoyante sollicitude ne m'eût dévoilé ma faiblesse. Voir ma patrie libre des fers honteux qui la retenaient captive était le plus doux rêve de ma jeune vie, une vague tradition du foyer paternel disait qu'une femme le réaliserait ; le Tout-Puissant, par un miracle, m'apprenait que cette femme c'était moi, l'humble vierge de Domrémy !... Quel être si parfait n'eût senti à cette pensée son âme tressaillir ? La révélation m'anéantit ; le Démon m'attaqua, mais Dieu le vainquit pour moi.

Je m'attendais à trouver une route large et facile, qui me mènerait au but au milieu de mille fleurs ; hélas ! des rochers, des précipices à chaque pas me barraient le passage et tous mes efforts, toutes mes tentatives demeuraient inutiles. Dieu, alors, me prenait par la main, me faisait gravir les uns et franchir les autres. Je reconnus mon impuissance et j'appris à tout attendre de lui, de lui seul. Je trouvai des épines où j'attendais des fleurs ; elles m'étaient bien pénibles, mais elles éloignaient mes pas de l'abîme que je côtoyais. Toujours le vent me fit ployer quand je crus être assez forte pour le braver ; mais une main protectrice m'avait placée au milieu de l'orage et m'empêchait d'être brisée.

Pour que je ne devinsse pas inutile, pour ne pas dire nuisible aux projets du ciel, il fallait qu'un guide sûr me maintînt dans la bonne voie ; Dieu permit à ses saints de tomber sous mes sens en prenant des *formes visibles*. Ces visions étaient pour moi comme l'aimant qui dirige toujours vers le nord l'aiguille de la boussole, j'étais sûre de ne pas m'égarer en suivant leurs conseils ; que ne les ai-je toujours écoutés !

Devenue l'émule des Dunois, des La Hire, des Xaintrailles, je n'en fus pas plus heureuse. Le bonheur ne se trouve pas dans les palais, comme les hommes le pensent, mais plus souvent dans les chaumières et dans le cœur des humbles. Les plaisirs mondains sont comme les fleurs de l'Ephé-

mère, mais ceux que donne le devoir sont comme celles de l'Immortelle, qui ne se fanent jamais.

La levée du siège d'Orléans, la journée du sacre et les victoires remportées par les Français étaient pour moi des événements heureux, mais ils ne me donnaient pas ce bonheur pur que je goûtais dans la chaumière; je regrettais mes couronnes de bluets, de pâquerettes, et la quenouille que je filais à l'ombre des vieux noyers. J'espérais revoir mes riantes montagnes... Hélas ! ma mission accomplie, il fallut encore rester car les vœux du roi et ceux de la France me retinrent... peut-être aussi les miens.

Prières, avis, menaces, mes célestes protecteurs n'épargnèrent rien pour me sauver. Hélas ! on eût dit qu'un fatal bandeau dérobait à ma vue le gouffre qui devait m'engloutir. Mon imprudence me donna de nouveaux droits à la gloire et au titre de libératrice, je joignis celui de l'infortunée; j'achetai l'un au prix de mon bonheur et l'autre au prix de ma vie. Le malheur sacre les héros comme le sang sacrerait les élus du cirque, et sous un buisson d'épines, la gloire comme la violette paraît plus belle aux yeux de tous; épuré par le malheur, le héros est pour ainsi dire entouré d'un cercle de feu que le serpent de l'envie n'ose approcher.

Si j'ai perdu sur la terre un bonheur passager, l'innocence de ma vie, les chaînes de la prison et les flammes du bûcher m'ont acquis une félicité qui ne passera jamais.

JEANNE D'ARC.

I

Je reçus le jour à Domrémy, pauvre village près de Vaucouleurs, de Jacques Darc et d'Isabeau Daix, sa femme. Ma mère n'était connue à Domrémy que sous le nom de Romée ; voici pourquoi :

Jean Romée était un honnête laboureur de Domrémy. Un jour qu'il allait ramasser des ramées au bois Chesnu, il rencontra une petite fille abandonnée, qui avait environ six ans. Il apprit d'elle, non sans peine, qu'elle se nommait Isabeau Daix et que les Bourguignons l'avaient chassée du village de Macey, après avoir massacré ses parents qui étaient du parti des Armagnacs. Touché de pitié pour le sort de cette enfant, et ne pouvant se résoudre à l'abandonner, tandis que le ciel la lui confiait d'une manière si évidente, il l'emmena chez lui et l'éleva comme si elle lui eût appartenu, quoiqu'il eût déjà deux filles : Jeanne et Ameline. Quand elle fut en âge de s'établir, il la maria à mon père, qui s'était fixé à Domrémy depuis quelque temps, et lui donna pour dot la chaumière dans laquelle je suis née. J'avais déjà trois frères : Jacquemain, Jean et Pierre, et une sœur nommée Isabeau.

Mes parents, pauvres et honnêtes, ne me donnèrent qu'une éducation

convenable à leur état ; j'appris à coudre, et je filais quand je ne gardais pas le troupeau avec ma sœur. Dès mon enfance j'avais été nourrie dans de grands sentiments de piété et d'amour pour mon légitime souverain, ainsi que dans une forte haine pour les Anglais, haine qu'augmentaient les ravages de la guerre, et les récits trop souvent exagérés des cruautés qu'ils exerçaient continuellement contre ceux qui n'avaient pas trahi leur patrie, qui étaient restés fidèles à leurs souverains, et surtout contre les malheureux paysans, premières victimes de la guerre. Hommes, femmes, vieillards, enfants même, tous s'entretenaient journellement des malheurs de l'infortuné Charles VI, que l'on était loin de rendre responsable des maux qui affligeaient la France, et attribués surtout, à la coupable Isabeau de Bavière, femme dénaturée qui sut affranchir son cœur des sentiments que les animaux féroces ne peuvent étouffer, et qui s'oublia au point d'arracher du front de son fils un diadème dont il était le légitime héritier. Les infortunes sans nombre qu'éprouvaient les Français ne purent diminuer l'attachement qu'ils avaient pour Charles VI, ni lui faire perdre le titre de roi bien-aimé, titre le plus noble qu'un souverain puisse envier, qu'il garda toujours.

On ne cessait non plus de célébrer les mille vertus du jeune dauphin Charles, et ses grandes qualités qui semblaient présager à la France un brillant avenir s'il montait un jour sur le trône de son père. Ma famille, mes compagnes, moi en particulier, nous ne cessions d'adresser au Ciel de ferventes prières pour fléchir sa colère, obtenir l'expulsion des ennemis et le rétablissement du légitime souverain.

Un jour, j'étais alors âgée de treize ans, je filais assise sous un chêne dans le jardin de mon père, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait. Ne voyant personne je crus être le jouet de mon imagination ; la même voix se fit entendre quelques secondes après. Je vis, alors, dans une nuée étincellante, saint Michel accompagné d'anges du ciel. Il me dit de prier, d'espérer que Dieu délivrerait la France, et que bientôt une jeune fille (sans toutefois me dire son nom), serait l'instrument dont il se servirait pour chasser les Anglais et remettre la France sous l'autorité de ses rois légitimes. A ces mots ils disparurent, me laissant dans un profond étonnement et fort effrayée d'une telle apparition ; je vouai sur-le-champ ma virginité à Dieu.

Me voyant rêveuse, ma sœur Isabeau, qui venait me rejoindre, me dit en riant :

— Que fais-tu là, paresseuse, à regarder en l'air ? Que ne t'occupes-tu de ton ouvrage ?

Ma sœur était plus âgée que moi de quelques années; elle était douée d'un caractère ferme et d'un rare bon sens. N'ayant jamais eu de secret pour elle, je n'hésitai pas à lui confier ce qui venait de m'arriver, avec la ferme résolution de suivre ses conseils. Après m'avoir écoutée, elle me dit que j'étais folle, que sans doute je m'étais endormi l'esprit fortement préoccupé des affaires de la France; que cette vision n'était qu'un jeu de mon imagination trop ardente. Voyant que je persistais à nier toutes les suppositions qu'elle put faire pour ébranler ma conviction, elle me dit qu'elle me croyait de bonne foi, mais qu'elle me conseillait de ne parler à personne de cette aventure. Je suivis son avis; nous n'en parlâmes plus et ce fait tomba dans l'oubli; mais ce ne fut pas pour longtemps.

Environ un mois après, je revis l'archange et ses anges. Il me donna de bons conseils et me dit différentes choses sur les affaires de la France. Ses visites devenaient assez fréquentes; un jour il me dit que je verrais bientôt sainte Catherine et Sainte-Marguerite.

— Fille de Dieu, ajouta-t-il, suis leurs conseils et fais ce qu'elles te diront; elles sont véritablement envoyées par le roi du ciel pour te conduire et te diriger; obéis-leur en tout.

Bientôt je vis avec lui deux jeunes femmes d'une radieuse beauté. Elles étaient magnifiquement vêtues; elles portaient sur la tête des couronnes d'or ornées de pierres précieuses. Je m'agenouillai et je leur baisai les pieds. L'une d'elles me dit qu'elle se nommait Catherine, et l'autre, Marguerite. Elles me répétèrent ce que saint Michel m'avait dit sur la France et disparurent. Saint Michel, les anges et elles m'apparaissaient rarement, mais j'entendais fréquemment leurs voix accompagnées d'une grande clarté.

Un an après je vis encore les trois saints; ils me dirent la même chose en m'ordonnant toutefois de le révéler le soir à la veillée.

Le soir, toute la famille et quelques voisins étant réunis autour du fau-teuil de ma grand'mère, la conversation tomba, comme de coutume, sur les malheurs présent. Charles VI avait, depuis quelques années, terminé sa malheureuse existence; les affaires de la France n'en étaient que plus désespérées et la perte de ce malheureux royaume semblait inévitable, car, chaque jour, à chaque heure, les Anglais remportaient de nouveaux avantages sur les Français découragés. Le seul remède à ces maux était le rétablissement de Charles VII que les ennemis appelaient, par dérision, le roi de Bourges. J'obéis à l'ordre des saints qui m'avaient prescrit de révéler la prochaine délivrance. Mon père, en m'entendant parler ainsi m'imposa sévèrement le silence; ma sœur Isabeau me soutint vivement, et chacun, car il était tard, se retira rêveur.

Quelques mois après, en gardant les bêtes, j'entendis une voix m'appelant par mon nom; je revis encore une fois saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine. Cette fois ils me dirent que la jeune fille dont ils m'avaient déjà parlé c'était moi. Ils disparurent aussitôt, me laissant immobile et ne sachant que penser d'une révélation aussi peu attendue. Je m'en allai, bien résolue de le dire à mon père, afin de prendre ses conseils. Comme il était incrédule, une voix lui dit tout à coup :

— Ce que Jeanne dit, tu dois le croire, car c'est la vérité.

Un de mes oncles, nommé Raymond Durand, dit Laxart, beau-frère de ma mère, ayant appris cela dit: Laissez agir la Providence, elle ne peut manquer de bien faire ».

Il y avait, à Domrémy, un laboureur nommé Conradin de Spinal, le seul Bourguignon qu'il y eût dans mon village, j'éprouvais pour lui une forte antipathie (1); j'en triomphai cependant jusqu'à tenir avec lui un enfant sur les fonts baptismaux, ce qui établissait, à cette époque, une sorte de parenté entre le parrain et la marraine.

Les habitants de Domrémy n'avaient connu les maux de la guerre que par ouï dire; on apprit bientôt que les Bourguignons ravageaient les environs, avançaient même sur le village et tous les habitants prirent la fuite, emmenant leurs troupeaux et leurs effets les plus précieux; ils allèrent se réfugier à Neufchâtel (2), en Lorraine. Ma famille et moi nous logeâmes chez une bonne femme nommée la Rousse; nous y restâmes cinq jours, pendant lesquels je menai les bêtes de mon père dans les champs, avec ma sœur Isabelle; le reste de mon temps, avec ma mère et ma sœur j'aidais notre bonne hôtesse dans les soins du ménage.

C'était une bien triste chose que Domrémy, quand nous y revînmes! l'église avait été livrée aux flammes; les blés, les grains étaient dévastés; les arbres fruitiers coupés ou renversés; les vignes arrachées et les maisons pillées; en un mot, on eût dit qu'un torrent dévastateur avait passé sur ce hameau jusque-là si calme et si paisible. Ce ne fut qu'avec un serrement de cœur que je revis ces lieux chéris, encore si riants quelques jours auparavant. La désolation était encore plus grande dans l'enceinte sacrée! les autels étaient profanés, les statues des saints et les crucifix brisés ou couverts d'immondices; les images bénies, devant lesquelles j'avais si souvent

(1) On m'a accusée d'avoir dit différentes fois que je voudrais qu'il eut la tête coupée; souhait incompatible avec ma piété; j'ai seulement, à plusieurs reprises, désiré que Conradin changeât de parti,

(2) Aujourd'hui Neufchâteau.

allumé des cierges ou déposé des fleurs, avaient été la proie des flammes ; les murs noircis par la fumée de l'incendie, semblaient être revêtus d'un linceul de deuil et de désolation. Un silence lugubre régnait partout où l'on entendait auparavant le chant des femmes et des jeunes filles, le mugissement de nos bêtes, le cri des volailles et le bruit du travail accompli dans la ferme.

Qu'elles furent ferventes ce jour-là mes prières, et que de fois je suppliai Dieu de prendre tout mon bonheur, tous les jours de ma vie, pour délivrer ma patrie de ces terribles calamités ! Quand mon père et mes frères revinrent de champs, ils nous apportèrent la triste certitude que nos moissons étaient perdues, et que toutes les horreurs de la misère allaient sévir chez nous ! quinze jours avant il y régnait l'aisance et la prospérité. Le cœur humain est une bien triste chose ! Non content des maux qui nous accablaient, chacun de nous cherchait avec une sorte de plaisir à soulever le voile de l'avenir, pour chercher quelque nouveau sujet d'alarmes, comme si Dieu n'était pas toujours là pour pourvoir à tout.

Étant à Neufchâtel, un jeune homme de Toul, venu pour affaires, me vit tandis que je priaï dans l'église ; touché de ma beauté, et de ma piété, il conçut le projet de me prendre pour femme. Il prit sur moi, et sur ma famille des renseignements qui l'affermirent encore dans sa résolution. Quand nous fûmes de retour à Domremy, il vint me demander à mon père qui m'accorda sans peine. Le jeune homme était bien sous tous les rapports et il possédait une petite aisance.

Mon père ne savait trop ce qu'il devait croire de mes visions ; un songe qu'il avait eu, où il me voyait partir avec des gens d'armes, lui faisait souhaiter vivement mon établissement, malgré mon jeune âge ; comme je lui avais toujours obéi, ainsi qu'à ma mère, avec une soumission aveugle, il crut que je consentirais sans peine à ce qu'on attendait de moi ; il fut donc aussi surpris que furieux quand je répondis simplement, mais avec fermeté, que je ne voulais pas me marier. Il menaça de me battre et m'enferma dans ma chambre pour que je fisse mes réflexions.

Le lendemain, je répétais la même chose et il eut recours à un moyen qu'il crut efficace : ce fut d'engager le prétendant à m'assigner devant le juge. Il le fit, en effet, mais quand je sus que j'étais citée à comparaître, je déclarai en face, à mon père et au jeune homme, que, si je me mariaï jamais, ce ne serait pas avec lui ; que je préférerais labourer la terre avec mes ongles plutôt que d'être sa femme. Mon père, ma mère, ma famille, mes amis, tous s'entremirent pour me faire changer d'avis ; leurs instances m'irritèrent mais elles affermirent encore ma résolution. Lorsque je partis pour Toul,

mon père me dit que puisque j'étais si têtue, je n'avais qu'à me tirer d'affaire comme je pourrais, qu'il était bien décidé à ne m'aider le moins du monde. Je jurai devant le juge de dire la vérité, et je protestai que je n'avais fait aucune promesse au jeune homme; celui-ci soutint obstinément le contraire.

— Eh bien ! alors, lui dis-je, montrez vos preuves.

Comme il n'en avait pas, il se trouva fort embarrassé, et il avoua que je ne lui avais jamais fait de promesse de mariage, que s'il l'avait dit, c'était pour me contraindre à l'épouser.

(A suivre.)

LA DERNIÈRE BATAILLE, nouvelle œuvre de DRUMONT (1890) contient aux pages 263 et 264 ce qui suit, ce que ne lui eussent pas permis d'imprimer les hauts dignitaires épiscopaux, ses amis, s'il leur eut demandé avis; les spirites le liront avec plaisir :

« Gaston de X... est mort très jeune de la poitrine, et sa fin a été tout à fait chrétienne » ;... le soir je revis mon ami, son visage exprimait une sérénité presque joyeuse; je le quittai vers minuit, et, une heure après, j'entendis trois coups espacés, frappés dans ma muraille.

« Tous ceux qui m'ont aimé, à quelque distance qu'ils soient de moi, me font ainsi leurs adieux en partant pour le grand voyage; c'est un bruit particulier et qui ne ressemble à aucun autre; il a je ne sais quoi de solennel, sans être effrayant, il fait vibrer quelque chose en moi; je ne m'y trompe jamais, et, je me dis : « Je vais apprendre la nouvelle d'un mort demain. »

Extrait de l'ouvrage « EN VOYAGE », œuvre posthume de VICTOR HUGO. — Le voyage aux Pyrénées a été interrompu d'une façon tragique. Le 8 septembre 1843, Victor Hugo était allé visiter l'île d'Oléron.

Il était ce soir-là, dit-il, « accablé de tristesse ». Cette île me paraissait désolée, sinistre. Aucun bruit au large, aucune voile, aucun oiseau. Au bas du ciel, au couchant, apparaissait une lune énorme et ronde qui semblait, dans ces brumes livides, l'empreinte rougie et dédorée de la lune. J'avais la mort dans l'âme. Tout était pour moi funèbre et mélancolique. Il me semblait que cette île était un grand cercueil, couché dans la mer et que la lune en était le flambeau.

Le lendemain, un journal, tombé par hasard sous ses yeux, apprenait à Victor Hugo la cause de cette inexplicable tristesse. Cinq jours auparavant sa fille, Léopoldine, était morte noyée avec son mari, Charles Vacquerie, qui ne pouvant la secourir, avait voulu partir avec elle. Est-il excessif de penser qu'en s'envolant vers l'inconnu plein d'ombres l'âme de la fille bien-

aimée avait effleuré d'un coup d'aile, comme d'un dernier baiser, le front du père ? Cette explication ne sera pas sans doute du goût des petits sceptiques d'à présent. Mais il sied d'être modeste et de convenir, en toute loyauté, que la pensée de Victor Hugo a bien pu avoir des visions interdites à nos esprits vulgaires.

BIBLIOGRAPHIE

LA VENGEANCE DU JUIF,

par l'Esprit de J.-W. Rochester (*).

De tous les romans publiés jusqu'à ce jour par le medium de J.-W. Rochester, *La Vengeance du Juif* nous paraît être celui qui offre le plus d'attrait. Il mérite d'être apprécié au double point de vue de la forme littéraire et de la pensée philosophique.

Comme œuvre littéraire, c'est un roman fort bien fait, dont les parties s'enchaînent harmonieusement et forment un ensemble des plus saisissants. Les caractères et les situations y sont peints de main de maître.

Comme œuvre philosophique, c'est un magnifique enseignement du spiritisme et de ses conséquences morales.

Nous engageons tous ceux qui aiment les belles pensées, les nobles sentiments, à lire ces deux volumes pleins d'émotion, où les personnages sont admirablement mis en relief et où les péripéties dramatiques se succèdent avec un intérêt toujours croissant. Nous nous réservons d'étudier à fond cette œuvre que nous serions heureux de voir dans toutes les mains.

A. LAURENT DE FAGET.

(*) 2 vol. in-18, en vente à la librairie spirite; 6 francs.

AU SUJET DE LA MAÇONNERIE.

Communication obtenue par la typtologie, le 5 septembre 1890, par le médium capitaine Boulle.

« J'ai l'occasion de raisonner sur la Franc-Maçonnerie, et le fais volontiers, la connaissant bien comme en ayant fait partie dans ma dernière existence !

Si je dévoile certaines choses de nos loges maçonniques, c'est en vue de bien faire saisir le but qu'elles poursuivent, et le voici : elles veulent arriver à atténuer chaque façon de religion anthropomorphique, et conduire par ce fait les sociétés humaines à posséder de meilleures conditions morales et sociales.

En conséquence, les Francs-Maçons ne veulent que des adeptes décidés à changer les lois et les coutumes, à l'aide desquelles on domine les consciences par la foi abselue et sans contrôle, système qui, pour exister, a fatalement besoin de l'appui des royautés.

Les rois de toutes les époques, pour n'importe quelle appellation, furent les soutiens de la religion d'état; logiquement, les Francs-Maçons qui veulent les détruire cherchent aussi à supprimer leurs soutiens naturels, puisque, prêtres et rois empêchent les sociétés humaines de progresser selon la raison et selon la justice.

Pour parvenir à ce but, le Franc-Maçon, veut, la proclamation d'un gouvernement en accord avec le besoin fatal de liberté inné en nous, qui fasse des lois justes et rationnelles nécessaires à une véritable entente fraternelle et solidaire entre tous les citoyens; de là, la forme républicaine du gouvernement est naturellement toute désignée, puisque, aidée par cette forme de direction, la Franc-Maçonnerie, sans combats fratricides, fait nommer dans les chambres des adeptes de ses loges nettement décidés à voter des lois chaque année, telles que : instruction gratuite, obligatoire et laïque; obligation pour chaque citoyen d'être soldat pour défendre sa patrie.

Les partisans des anciens régimes monarchiques comprennent si bien la logique de ce but, qu'ils essayent, par tous les moyens, d'arrêter cette belle œuvre de rédemption nationale; tout d'abord, les évêques catholiques ont pu réussir à ce que leurs jeunes prêtres ne fissent pas leur service militaire dans ce pays de France, et leurs séminaristes étaient enchantés de ne pas aller à la caserne, comme tant d'autres qui les valent. Ils faisaient bande à part dans leur pays.

La nouvelle loi qui les oblige au service militaire facilitera de changer d'état, à ces citoyens fourvoyés, et leur fera connaître bien des choses nécessaires à la vie individuelle et à la vie générale d'une nation à laquelle nul ne peut être indifférent.

Les ministres actuels qui, pour la plupart, appartiennent à nos loges, ont la conscience de toujours mieux faire de par le mandat qui leur a été confié.

Si, dans cette causerie, j'ai expliqué quel était le but de la Maçonnerie, je n'ai point dit de quelle façon les Francs-Maçons agissent pour atteindre le noble but qu'ils veulent atteindre en vue du bonheur général, n'ayant point le droit de le faire, et ne pouvant violer, dans l'erraticité, le serment que j'ai librement prêté sur la terre en étant sur les colonnes de nos temples, et devant tant d'hommes désintéressés et amis du devoir et de la justice.

Vous le voyez, ce serment a bien façon d'être gardé par un ancien docteur, ex-maire de son chef-lieu de canton, qui fut maître et officier de la loge de sa ville natale.

Le docteur raisonneur de l'âme humaine.

Voir les revues de 1890, qui contiennent ses communications.

SONNET-ACROSTICHE

OFFERT A MME OLYMPE AUDOUARD, APRES SA CONFÉRENCE A NICE SUR LE
SPIRITISME ET LA LECTURE DE SES LIVRES.

On aime votre style élégant, sympathique :
L'avenir le lira. L'artiste, le penseur,
Ne sauront découvrir l'instinct philosophique ;
Moralisant l'esprit en élevant le cœur.
Peindre avec vérité l'éloge ou la critique,
Entraîner sous le charme auditoire et lecteur ;
Vh ! c'est vraiment atteindre à la dialectique ;
Universalisant l'écrivain, l'orateur.

Dieu prit le bien, le juste et le mit dans votre âme ;
Où parle un bon génie, au pur rayon de flamme,
Ennissant le savoir à la fraternité.
Vh ! combattez toujours le matérialisme !
Répandez en tous lieux la foi du spiritisme ;
Divin consolateur de notre humanité !

Nice, le 8 mars 1888.

Ch. NOZERAN.

ACROSTICHE

OFFERT A MME OLYMPE AUDOUARD, APRÈS LECTURE DE SA LOUANGE A
VICTOR HUGO, DANS SON VOLUME REMARQUABLE :

Les Silhouettes parisiennes

Cieux penseur, ton génie illumina le monde ;
Immense était son vol vers l'immortalité.
Courageux défenseur d'une cause féconde,
Tu fus : le vrai, le juste en leur sublimité.
On acclamait au loin la parole magique,
Retentissant écho d'une voix prophétique.
Malas ! géant tombé, sur nous ton souvenir,
Universel flambeau de la pensée humaine,
Grandira rayonnant dans sa splendeur seraine
O maître ! en constellant le ciel de l'avenir !

Nice, le 10 avril 1888.

Ch. NOZERAN.

A NOTRE IMMORTEL POÈTE

Gaigner par la pensée, et grandir par l'idée
 Illustrer tout un siècle en poète immortel,
 Ce fut ta mission, par Dieu même accordée;
 Tes pieds étaient sur terre et ton front dans le ciel.
 On aimait ta bonté, sublime et fraternelle;
 Rayon consolateur, flamme toujours nouvelle.
 Harmonieux, tes chants nous révélaient ton cœur.
 Un ange en toi parlait un langage enchanteur
 Grand maître! et sur ta tombe, hélas! chacun peut dire:
 Où découvrir un luth pour égaler sa lyre?

AU MÊME

Gaigneur dans le tournoi du spiritualisme,
 Illuminant le monde en poète inspiré,
 Courageux combattant de l'obscurantisme,
 Tu fus du Spiritisme un apôtre éclairé.
 On sentait vivre en toi, cette douce croyance,
 Rêve d'or, idéal, consoiante espérance,
 Harmonisant le juste avec la vérité!
 Un messager divin, archange aux traits de flamme,
 Génie au vaste essor, chantait dans ta belle âme,
 Oracle au panthéon de l'immortalité!

Nice, le 30 avril 1888.

Ch. NOZERAN.

AVIS : Mme Antoinette Bourdin rappelle aux spirites qui s'intéressent au projet de la maison de retraite, que la pension internationale fonctionne avec succès; elle est située dans un quartier tranquille, ville et campagne avec jardin d'agrément, à proximité des tramways, et des chemins de fer à voies étroites; bureau de poste et télégraphe, en face du jardin.

Le prix de la pension est de quatre et cinq francs par jour, suivant les chambres. Adresser les demandes à Mme Antoinette Bourdin, 3, rue Dence, maison Durand, Plainpalais, Genève; c'est l'adresse de la pension.

P. S. — Prière aux journaux spirites de reproduire cet avis. Des voyageurs spirites nous certifient que le séjour à la maison de retraite leur a été très agréable et profitable.

M. Orihuel, notre frère dévoué, est décédé à Oran en septembre; une bonne pensée à cet humble, car il aimait profondément tous ses F. E. S. Nos vœux pour sa veuve, notre sœur, qui demande l'appui de nos bonnes pensées comme force spirituelle.

ERRATA de l'article *la Folie à deux et les apparitions* (voir la Revue du 1^{er} octobre). Page 442, 13^e ligne, phénomène, lisez : résultat. — Page 442 (note), 2^e ligne, effacez : *studieux*. — Page 443, 5^e ligne, improvisé, lisez : improvisée. — Page 445, 23^e ligne, refusé, lisez : refusée. — Page 446, 30^e ligne, seuls, lisez : seul.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. PARENT, A. DAVY, succ^r, 52, rue Madame.